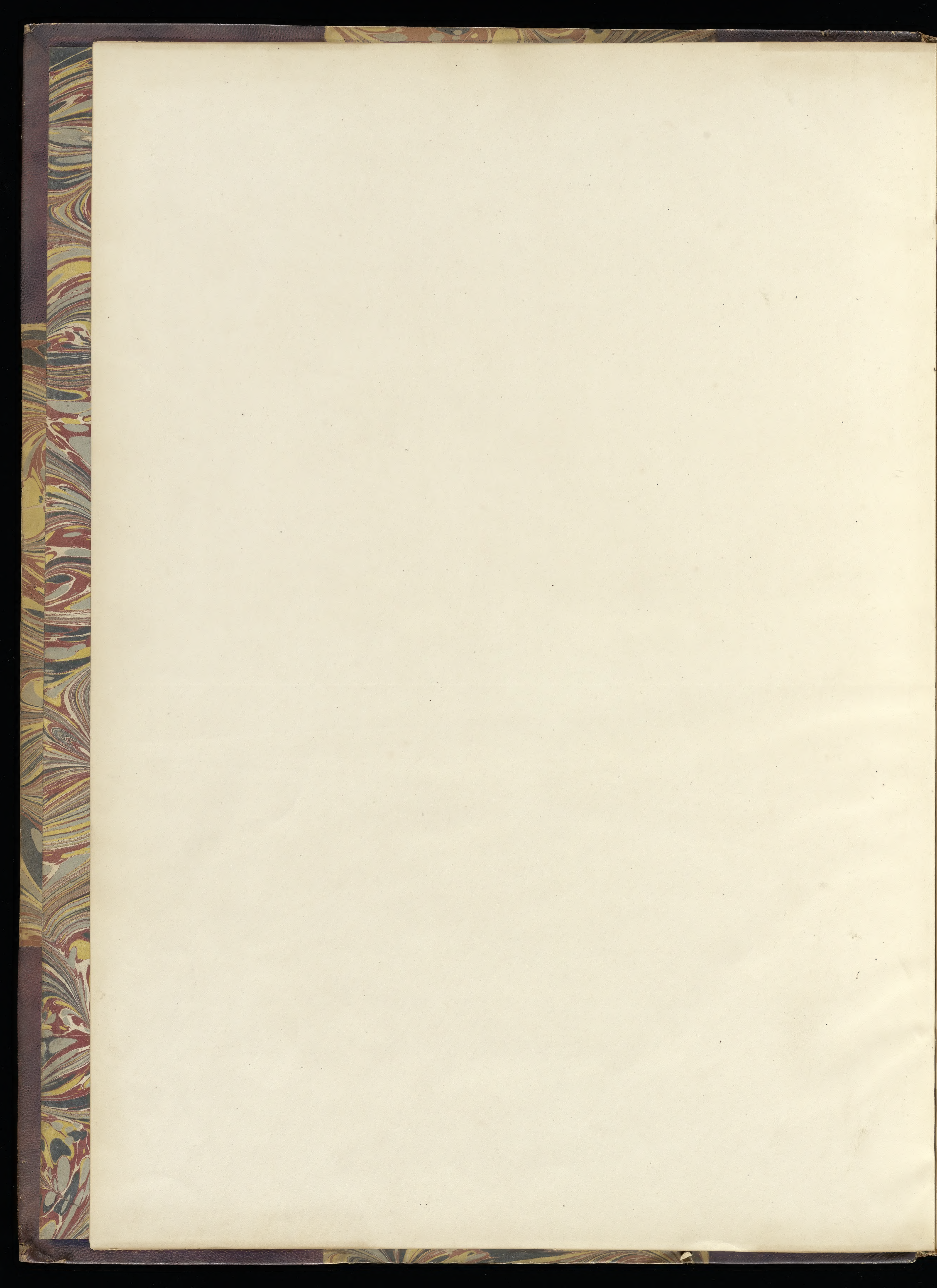



FIDELIS
John Waldie





MÉTAPONTE.

MÉTAPONTE,

PAR

LE DUC DE LUYNES,

SECRÉTAIRE DE L'INSTITUT ARCHÉOLOGIQUE (SECTION FRANÇAISE), MEMBRE HONORAIRE
DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES,

ET F. J. DEBACQ,

ARCHITECTE, MEMBRE DE L'INSTITUT ARCHÉOLOGIQUE.



PARIS.

IMPRIMÉ CHEZ PAUL RENOUARD, RUE GARENCIÈRE, N° 5, F. S.-G.

M. DCCC. XXXIII.

Après avoir visité en 1825 les ruines de Métaponte, j'y revins en 1828 avec M. Debacq, compagnon de mon premier voyage, dans l'intention d'entreprendre une fouille générale sur le lieu où nous avions remarqué les plus nombreux vestiges d'architecture.

Malgré la bienveillante assistance du propriétaire, nos recherches furent arrêtées par la crue récente du Bradano dont les eaux infiltrées

dans les terres, remplirent les tranchées, avant que nous ne fussions parvenus à découvrir la base des colonnes.

Trompés dans notre attente, quand nous pensions avoir acquis la certitude du succès, nous fûmes réduits à mesurer, copier ou extraire les débris amoncelés au-dessus du niveau de la rivière. M. Debacq releva soigneusement tout ce qui pouvait jeter quelque lumière sur le bel édifice dont, par une circonstance imprévue, la disposition générale devait nous rester cachée.

Les produits de nos fouilles me parurent cependant assez intéressans pour être soumis aux savans et aux artistes, afin d'exciter des voyageurs plus heureux à terminer l'ouvrage que nous avions commencé.

J'ai cru devoir réunir à nos planches un résumé historique, non pour en faire une monographie complète, mais dans l'espoir de voir un jour nos antiquités de Métaponte servir d'introduction à quelque livre, où les ruines de la grande Grèce seraient retracées avec ses annales si variées, si dignes de souvenir, et qui n'ont point encore trouvé d'historien.

MÉTAPONTE.

TOPOGRAPHIE.

Le territoire de Métaponte était borné à l'occident par les montagnes Lucaniennes, dont les rapides défilés s'abaissent insensiblement depuis *Monte Scaglioso* jusqu'à *San Salvadore.* De ces vallées nombreuses, dirigées de l'Apennin vers la mer, coulent deux rivières; le Basiento profond et paisible traçait la limite la plus méridionale de la république Métapontine; le Bradano, suivant au nord une route presque

parallèle, se précipitait fangeux et rapide, à travers une gorge désolée, tombait en nappes d'une médiocre hauteur, puis, répandant sur la plaine son cours irrégulier, dormait dans des marais, ou tourbillonnait dans sa rive escarpée. A l'est, le beau golfe de Tarente formait une plage droite, et n'offrait d'asyle aux vaisseaux que dans un port circulaire agrandi par la main des hommes. Ce port s'appelle maintenant *Lago di Santa Pelagina :* un banc de sable en a comblé l'entrée; mais il suffisait autrefois pour abriter les galères des Grecs.

Entre la baie et le cours des deux rivières, Métaponte était assise au milieu d'une vaste plaine d'une richesse inconnue dans nos climats. Aussi l'agriculture y fut divinisée de bonne heure. Un culte monétaire lui était même consacré.

L'enceinte des murailles et le théâtre que Pausanias avait encore vus debout, n'existent plus. Ce qui restait de ces antiques constructions aura servi à bâtir la forteresse gothique de *Torre di Mare;* mais les édifices particuliers, rasés avec le sol, ont laissé, à peu de profondeur, de nombreuses fondations avec des tronçons de colonnes cannelées d'une proportion délicate : chaque jour on en extrait quelques fragmens pour réparer les *masseries* du voisinage. Çà et là sont épars des morceaux d'antéfixes en terre cuite peinte et sculptée; on a même découvert un buste de marbre mutilé, annonçant un beau travail, peut-être antérieur à Phidias, et portant les caractères d'un therme de Bacchus Indien.

A gauche de la route qui conduit de *Torre di Mare* à Tarente, existait un vaste monument : ses décombres entassées attestent une ruine aussi entière que rapide : les débordemens du Bradano en ont enseveli la plus grande partie sous une épaisse couche de limon solide, d'où sortent quelques fûts de colonnes et plusieurs chapiteaux doriques de grande dimension, mais complettement méconnaissables. Presqu'à la surface du sol, se trouvent un grand nombre de débris de moulures, des oves, des grecques, des méandres, des têtes de lion ayant servi de gouttières, et moulées, avec le cheneau orné de pal-

mettes, le tout en terre cuite diversement coloriée; enfin de petits antéfixes comme ceux dont nous avons déjà parlé.

La direction des ruines est de l'ouest à l'est; leur nom, *Chiesa di Sansone*, image peu historique, mais expressive, de la confusion qui a dû être produite par une chute instantanée. Tout fait présumer que ce fut un temple; des fouilles considérables fourniraient sur ce sujet des indices plus certains. On y pourrait découvrir des métopes dont il n'existe qu'un morceau sans importance; c'est un pied en calcaire tendre, provenant d'une figure d'environ un mètre 25 cent. de proportion, d'un travail ancien comme les bas-reliefs de Sélinonte. La pierre dont il est sculpté s'extrait des montagnes voisines. Les frontons n'ont pas encore été retrouvés, soit qu'ils demeurent plus profondément enfoncés à cause de la pesanteur de leur chute, soit qu'ils aient offert aux destructeurs du moyen âge des matériaux convenables pour les fortifications dont ils ont couvert la côte de l'Italie.

Au-delà de la route de Tarente sont plusieurs tombeaux ouverts et sans importance.

Au nord-ouest de Métaponte, en remontant la rive droite du Bradano, on voit, sur une colline couverte de lentisques, un temple dont quinze colonnes doriques sont encore debout avec une partie de l'architrave. Les murs de la cella sont enlevés; les pierres du pavé ont été arrachées, même entre les bases des colonnes. Cette architecture est d'un style plus grêle que celui de l'autre monument; les chapiteaux sont plus aplatis. La pierre est toute semblable; c'est un calcaire très grossier, propre à recevoir les stucs. Le nom moderne de l'édifice est *Tavola dei paladini.* On pourrait y entreprendre quelques travaux à l'extérieur seulement, où sont enfouis quelques morceaux de méandres en terre cuite, exactement pareils à ceux du premier temple.

Un puits circulaire entre *la Chiesa di Sansone* et *Torre di Mare* est la dernière antiquité que l'on observe dans la plaine.

TEMPS HÉROÏQUES.

Les premières traditions sur l'origine de Métaponte sont couvertes d'un voile de fables religieuses qui, sans mériter aucune confiance pour les faits qu'elles rapportent, offrent la matière d'investigations curieuses, en rattachant l'histoire des temps héroïques à des documens certains et à des monumens qui subsistent encore.

J'exposerai, d'abord, ces mythes tels que les anciens nous les ont laissés; je ferai connaître ensuite quel parti l'on peut en tirer pour arriver à la vérification des écrivains par une comparaison simple et facile.

Antiochus de Syracuse raconte que Métaponte s'appelait autrefois Métabus, et que Mélanippe s'y réfugia avec son fils Bœotus, chez Dius et non chez Métabus. Ephorus affirme, au contraire, que Daulius, tyran de Crissa près de Delphes, fut le véritable fondateur de Métaponte.[1]

[1] Strab. Géog., lib. VI, p. 265.

Cette narration est beaucoup plus développée par Diodore. Arné, dit-il, ou Mélanippe, fille d'Eole, fut aimée de Neptune et devint enceinte. Eole irrité la livra à un Métapontin qui l'emmena dans son pays. Là, elle mit au monde deux fils, Æolus et Bœotus, que le Métapontin adopta généreusement. Ceux-ci, parvenus à l'adolescence, s'emparèrent du pouvoir à la faveur d'une sédition. Mais, une dissention s'étant élevée entre leur mère et Autolyte, femme de leur bienfaiteur, ils tuèrent Autolyte, et, pour éviter la colère du Métapontin, s'embarquèrent avec Mélanippe et leurs amis. [1]

Ce que nous connaissons de la Mélanippe d'Euripide s'accorde assez avec la fable d'Hygin dont nous rapportons ici les principaux détails. [2]

Mélanippe, fille de Desmontes ou d'Eole, eut deux fils de Neptune. Aussitôt Desmontes fit crever les yeux de sa fille, l'enferma dans une forteresse, et abandonna ses enfans aux bêtes féroces. Allaités par une vache et recueillis par des bergers, les nouveau-nés échappèrent à la mort. Cependant Métapontus, roi d'Icarie, n'avait pas de postérité de sa femme Théano. La reine, craignant d'être répudiée, apaisa l'impatience de son époux en lui présentant les deux enfans comme ses propres fils. Plus tard Théano en eut véritablement deux autres, et, jalouse pour eux de l'affection que Métapontus témoignait aux premiers, elle attendit avec impatience l'occasion de satisfaire sa haine. Profitant d'un sacrifice que le roi allait offrir à Diane Métapontine, elle découvrit à ses deux fils leurs véritables ennemis, et les excita à s'en défaire pendant une partie de chasse. Attaqués à l'improviste, mais défendus par Neptune lui-même, les fils de Mélanippe immolèrent les assaillans et se retirèrent chez les bergers auxquels ils devaient la vie. Neptune alors se fit connaître à eux, leur indiqua leur origine, et la prison de leur mère; ils coururent l'en délivrer et firent périr Desmontes. Neptune rendit la vue à la captive, que ses fils conduisirent chez Métapontus.

[1] Diod. Sicul. lib. IV, c. 67.

[2] Euripid. ap. Dionys. Halic. Rhetoric. cap. VIII, 10; cap. IX, 11.

Le roi, informé des perfidies de Théano, épousa Mélanippe et adopta ses enfans. [1]

D'autres historiens attribuent l'origine de Métaponte à une émigration plus récente. Ils rapportent qu'au retour du siège de Troie, une tempête sépara de Nestor une partie de sa flotte, et que des guerriers de Pylos ou de Pise vinrent en Italie jeter les fondations d'une ville qui porta d'abord le nom de Métabus, puis celui de Métaponte. [2]

Epeus, fils de Panopeus, fut un des chefs de cette expédition. On montrait près de Métaponte, dans le temple de Minerve hellénienne, les instrumens avec lesquels ce héros construisit le fameux cheval de bois. [3]

De tels récits ne seraient d'aucun poids en les considérant seulement dans leur sens positif : on n'y verrait qu'une fiction puérile répétée sous une forme presque pareille. Si, au contraire, on remarque cette parité comme n'étant pas fortuite, et si l'on examine quels rapports évidens le mythe peut avoir avec l'histoire de Métaponte, on y pourra puiser des lumières inattendues.

En effet, les relations de Métaponte avec Pylos sont certaines, puisque les Métapontins célébraient, chaque année, des fêtes funèbres en l'honneur des Néléides [4]. Or, Nélée était petit-fils d'Eole par sa mère Tyro, fille de Salmonée. Tyro eut, comme Arné et Mélanippe, deux fils de Neptune, Nélée et Pélias; le dieu la séduisit dans l'Enipée qui se réunit à l'Alphée. Voilà donc trois filles d'Eole, toutes aimées de Neptune, toutes enfantant deux jumeaux dont la naissance cause le malheur de leur mère. A partir de ce point, la triple fable se suit avec une conformité très remarquable.

Observons maintenant que le pouvoir des Néléides s'étendait, suivant le catalogue des vaisseaux, sur toute la région de la Triphylie jusqu'au mont Lycée, à l'Œchalie de Messénie et au cours de l'Alphée. Dans

[1] Hygin, fab. 186.
[2] Vell. Patercul. lib. I, c. 1, Strab. Geog. lib. V, p. 222 et lib. VI, p. 264.
[3] Justin. lib. XX, c. 2. Auctor de admir. auscult. p. 1161 Lycophr. Cassandr. v. 950.
[4] Strab. lib. VI, p. 264.

ce fleuve se jette la rivière Achéloüs, qui prend sa source au Mont-Lycée et passe sous Trapezonte [1], à travers une contrée soumise aux lois de Nestor, selon le témoignage d'Homère [2]. Une monnaie fort ancienne de Métaponte nous offre précisément un fleuve à tête humaine cornue, appuyé sur un roseau et faisant une libation au-dessus d'un dauphin. Autour est écrit : ΑΧΕΛΟΙΟ ΑΘΛΟΝ. C'est ici, probablement, l'Achéloüs d'Elide et non celui d'Etolie, puisque les Pyliens fondateurs de Métaponte avaient un fleuve de ce nom. Ce témoignage si authentique confirme le passage de Strabon cité plus haut.

L'émigration d'Epéus n'a rien d'invraisemblable. Il se pourrait, pourtant, que les Crisséens de Métaponte eussent aimé à relever leur origine en l'attribuant à ce héros. Epéus était, comme Nestor, descendant d'Eole; mais il venait de la Phocide. [3]

Un monument héroïque, érigé par les Métapontins en l'honneur de Métabus, atteste l'existence de ce fondateur, qu'Eustathe appelle Métapontus, fils de Sisyphe et petit-fils d'Eole : les barbares prononçaient son nom, Métabus. [4]

Les Métapontins avaient leur trésor à Olympie : ils y consacrèrent une statue d'Endymion; chose fort explicable, puisque, tirant leur origine de l'Elide, ils en comptaient le premier roi parmi les héros qu'ils vénéraient. [5]

De toutes ces réflexions nous devons inférer que les premières colonies de Métaponte sont fort anciennes, qu'elles partirent de l'Elide et des confins de l'Arcadie et de la Phocide; enfin, qu'elles portèrent avec elles le culte Pélasgique d'Arcadie, voilé sous les symboles vulgaires qui le rattachaient aux annales incertaines de leurs aïeux.

1 Pausan. lib. VIII, c. 38.

2 Iliad. lib. II, v. 591 et seq.

3 Le passage suivant contient des renseignemens curieux sur l'établissement d'Epéus en Italie, et sur l'étymologie du nom d'*Hellénienne* donné à la Minerve de Métaponte :

« Περὶ δὲ τὴν Ἰταλίαν τὴν καλουμένην Καλαβρίαν ἐγγὺς Μεταπόντου Ἀθηνᾶς ἱερὸν εἶναί φασιν Ἑλληνίας ἔνθα τὰ τοῦ Ἐπείου λέγουσιν ὄργανα ἀνακεῖσθαι ἃ εἰς τὸν Δούριον ἵππον ἐποίησεν, ἐκείνου τὴν ἐπωνυμίαν ἐπιθέντος. Φανταζομένην γὰρ αὐτῷ τὴν Ἀθηνᾶν κατὰ τὸν ὕπνον ἀξιοῦν ἀναθεῖναι τὰ ὄργανα, καὶ διὰ τοῦτο βραδυτέρας τυγχάνοντα τῆς ἀναγωγῆς, εἱλεῖσθαι ἐν τῷ τόπῳ μὴ δυναμένον ἐκπλεῦσαι· ὅθεν ΕΛΛΗΝΙΑΣ ΑΘΗΝΑΣ τὸ ἱερόν προσαγορεύεται. »

Auctor de admir. auscult. p. 1161.

Hésychius confirme cette explication :

Ἑλληνύει, ἑορτάζει, παύεται, ἀργεῖ.

Lycophron appelle cette Minerve de Métaponte *Mydienne* ou *Myndienne;* mais son scholiaste n'en donne aucune interprétation. Cassandr. v. 950.

4 Eustath. ad Dionys. Perieg. v. 368.

5 Pausan. lib. VI, c. 21.

TEMPS HISTORIQUES.

Malgré l'obscurité profonde qui règne sur la première fondation de Métaponte, la grande antiquité de cette ville ne peut être révoquée en doute, puisque, vers le commencement du VIe siècle avant notre ère, elle avait déjà été détruite et rebâtie. Les Grecs avaient occupé les rivages peuplés d'abord par les Œnotriens et les Chones; à leur tour, les Samnites, venus de la Sabine, expulsèrent des montagnes les restes des anciens peuples, et se trouvèrent limitrophes des républiques grecques[1]. Descendant alors dans la plaine, ils prirent Métaponte, la ruinèrent et en dispersèrent les habitans.

Cette catastrophe dut être le résultat d'une attaque rapide et imprévue; car les Samnites ne restèrent pas long-temps possesseurs de la plaine. D'un côté les Tarentins, de l'autre les Sybarites, n'auraient pas souffert que les barbares s'établissent près de la mer, et les Samnites ne se trouvant pas assez forts pour résister aux deux nations, furent

[1] Strab. Geog. lib. VI, p. 253.

obligés de regagner leurs montagnes, après avoir signalé leur apparition par l'anéantissement d'une grande ville. [1]

Cependant les Achéens de Sybaris nourrissaient contre les Tarentins une ancienne inimitié, ne pouvant oublier que les Doriens avaient chassé leurs ancêtres de la Laconie. Une autre considération les entretenait dans un esprit hostile contre les descendans des Parthéniens. Chacune des deux républiques, depuis que Métaponte n'existait plus, élevait des prétentions sur le territoire intermédiaire, appelé Siritide. Les Sybarites pensèrent qu'en plaçant au-delà de Siris et sur la limite de Tarente une ville peuplée d'Achéens leurs alliés, ils pourraient, à l'abri de cette barrière, s'emparer facilement de la Siritide, et s'assurer la possession de leur conquête : les évènemens subséquens justifièrent cette politique. Non-seulement les Sybarites réussirent dans leurs projets, mais encore les Thuriens, leurs successeurs, combattirent long-temps contre Tarente, pour cette même province qu'ils abandonnèrent, uniquement en vertu d'un traité, à leurs opiniâtres adversaires.

Les Sybarites envoyèrent donc à Métaponte une colonie achéenne conduite par Leucippe [2]. Nous ignorons si cette émigration vint de la Grèce ou si elle sortit de Sybaris, comme celles qui s'établirent à Laus et à Posidonia [3]. Ephorus désigne, comme fondateur de Métaponte, Daulius, tyran de Crissa près de Delphes. Si cette dernière tradition est véritable, les Crisséens ne peuvent avoir participé à la fondation de Métaponte, qu'à l'époque de leur puissance, lors de la première guerre sacrée. [4]

Ce ne fut pas sans une vive opposition des Tarentins que les Achéens obtinrent la possession des ruines de Métaponte. Leucippe la demanda seulement pour un jour et une nuit, éluda ensuite les reproches, et,

[1] Nous indiquerons seulement ici plusieurs passages, semblables au curieux fragment d'Antiochus cité par Strabon, qui prouvent l'ancienneté des établissemens samnites dans la partie de l'Apennin voisine de la grande Grèce :

Justin. lib. XX, c. 1. Varr. de ling. lat. lib. VI. Strab. Georg. lib. V, p. 218. Strab. Geog. lib. V, p. 253. Id. lib. VI, p. 250. Plin. maj. nat. hist. lib. III, c. 2. Dionys. perieg. v. 375 et Schol. ad eumd. T. Liv. lib. IV, c. 37. Id. lib. IX, c. 31. Cic. de Senect. cap 41.

[2] Strab. Géog. lib. VI, p. 264 et 265.

[3] Id. ibid, p. 253 et lib. V, p. 251.

[4] Id. lib. IX, p. 418 et 419.

lorsqu'il se sentit assez fort pour conserver sa position, brava la colère de Tarente, en s'appuyant sur les républiques achéennes.

Les Tarentins, assistés des montagnards œnotriens, ne tardèrent pas à prendre les armes. Mais la vigoureuse résistance de Métaponte prolongea la guerre, jusqu'à ce qu'une délimitation des deux états eût tracé les bornes de l'Italie et de l'Iapygie, et rétabli la paix entre les nations voisines. [1]

Après s'être fait de Métaponte un rempart contre les entreprises des Tarentins, les Sybarites songèrent à exécuter leurs projets sur la Siritide. Alliés aux Crotoniates et aux Métapontins, et soutenus par leurs armées, ils marchèrent contre Siris, la prirent, et, dans le désordre d'un assaut, immolèrent, aux pieds de Minerve Poliade, cinquante éphèbes réfugiés sous son égide protectrice, avec le prêtre lui-même, revêtu de ses ornemens sacrés. Le simulacre détourna, dit-on, les yeux de cette scène impie : on crut voir l'effet de la colère divine dans la peste et les séditions qui désolèrent les cités des vainqueurs. Ceux de Crotone, les premiers, envoyèrent consulter l'oracle de Delphes; ils en reçurent l'ordre d'apaiser Minerve outragée et les mânes des adolescens égorgés. De grandes statues furent immédiatement érigées par leurs ordres aux jeunes Siritains et à la déesse. Les Métapontins, informés de cet oracle, résolurent de fléchir sans retard les dieux et les ombres. Ils élevèrent, à ceux qu'ils avaient fait périr, de petites statues de pierre, et présentèrent à Minerve des offrandes expiatoires. La peste cessa d'affliger Métaponte et Crotone, et l'on jugea que les deux villes avaient détourné la vengeance céleste, l'une par la magnificence de ses dons, l'autre par la promptitude avec laquelle elle avait accompli la volonté des oracles. [2]

[1] Strab. Geog. lib. VI, p. 265.

[2] Justin. lib. XX, c. 2.

Trois récits différens sont présentés par Justin, Strabon et Lycophron sur la prise de Siris. Je n'ai rapporté cet évènement, que pour ne point omettre un des faits principaux de l'histoire de Métaponte.

TEMPS PHILOSOPHIQUES.

A la même époque Pythagore parut en Italie. L'existence d'un homme si extraordinaire a pu être considérée comme une fable; mais l'établissement de sa doctrine, et les effets merveilleux qu'elle produisit, portent le caractère d'une évidente authenticité. Certes, il n'est personne qui ne trouve, dans la vie mystérieuse du Samien, quelques détails de pure fiction. Il est facile d'observer l'analogie qui existe entre Pythagore, Epiménide, Aristeas de Proconnèse, et le Scythe Abaris. De leurs aventures presque pareilles, de leurs dogmes si ressemblans, on déduirait une identité par laquelle chacun d'eux serait converti en un personnage symbolique, apôtre imaginaire inventé pour matérialiser l'introduction d'une philosophie nouvelle, hors de la portée du vulgaire.

Si nous reconnaissons, en même temps, que des témoignages constans et indubitables, conservés jusque fort avant dans l'ère chrétienne, marquent le développement d'une doctrine répandue à-la-fois depuis l'Italie jusqu'aux bords de la mer Noire, nous admettrons nécessairement que ce n'est plus ici un récit fabuleux, mais une des vérités les plus

importantes pour l'histoire morale du genre humain. Quelle que soit la réalité de ces personnages contemporains, il n'en restera pas moins prouvé que, vers le siècle de Crésus, une grande réforme eut lieu dans les idées religieuses de la Grèce; que la secte pythagorienne en fut un des plus fermes appuis, et que ses enseignemens, dirigeant les conceptions de l'homme vers un ordre d'idées très nobles, influèrent puissamment sur la civilisation et le perfectionnement des peuples.

C'était en Egypte que les premiers législateurs allaient chercher des connaissances profondes pour se préparer à leur ouvrage immortel; c'était aussi en Egypte que se formaient les premiers philosophes, maîtres de cette secte, dont les chefs différens suivaient tous les mêmes principes. La Crète, Athènes, Milet, Samos produisirent presque à-la-fois ces fondateurs de codes philosophiques, puisés à la même source. Les mathématiques, l'astronomie, le culte des divinités, considéré sous son rapport le plus métaphysique, l'abstinence et la pratique d'une vertu sévère, furent les thêmes principaux des écoles de Thalès et de Pythagore. Celle que Zenon et Parménide établirent à Velia recueillit leur noble héritage.

A cette époque reculée, les philosophes ne dédaignaient pas de tromper les hommes pour les rendre meilleurs. Ils employèrent les prestiges, se firent passer, comme Epiménide, pour avoir dormi pendant des années, ou, comme Pythagore, prétendirent avoir habité successivement différens corps. Ils attirèrent les peuples par la curiosité, mais les retinrent par la sagesse. Le mystère dont ils s'enveloppaient augmentait leur crédit et leur renommée, et, comme leurs intentions étaient pures, ils appliquèrent au bien de leurs concitoyens un artifice peu digne d'un tel dessein. Il n'appartenait pas à la religion grecque de rejeter une obscurité, sans laquelle aucune croyance n'a pu exister jusqu'ici. Les Pythagoriciens ne songèrent pas non plus à déposer ce voile propice, et, s'ils le soulevaient pour leurs disciples, c'est que leur discrétion longtemps éprouvée les mettait à l'abri de tout soupçon. D'ailleurs cette révélation même concernait des sujets si abstraits, que leur solution occupe encore les plus grands esprits; et en sortant de la série des

notions communes, on atteignait promptement un ordre de choses assez nouvelles, pour que le maître pût, sans danger, confesser son ignorance à ses disciples, et les exhorter à l'aider dans une recherche sublime et sans limites.

La vénération qui s'attachait à des spéculations si élevées, permit aux philosophes d'étendre sur la politique une influence toute morale : leur science, leurs voyages lointains, les entretiens qu'ils avaient eus avec les sages hyperboréens, et avec ceux de l'Inde ou de l'Afrique, les investissaient d'une sorte de sacerdoce et d'un caractère sacré. Ils devinrent les hiérophantes d'une initiation en dehors des mystères : ils n'admettaient que les hommes vertueux et purs. Leur doctrine s'établit d'autant plus facilement, qu'elle produisit plus vite d'admirables effets. Elle ne heurtait ni les préjugés ni les pratiques religieuses des peuples, mais leur faisait seulement apercevoir, au travers de leurs croyances, des vérités qu'ils n'avaient pas encore soupçonnées, et dirigeait de vaines cérémonies vers un but philosophique. C'est ainsi que les Pythagoriciens fondèrent leur école dans la grande Grèce, relevant des républiques abattues par la mollesse, ranimant l'amour de l'indépendance et de la vertu, et reculant, par un effort généreux, les temps de barbarie qu'une trop longue prospérité ramène ordinairement à sa suite.

Si les détails qui font de la vie de Pythagore un ensemble à peine digne de croyance, permettent de douter qu'un seul homme ait accumulé tant d'années et tant de faits surprenans, nous ne saurions contester, néanmoins, qu'un philosophe de ce nom ait enseigné dans la grande Grèce, à Tarente, à Crotone et à Métaponte. La Sicile même prétendit avoir reçu ses leçons; mais ce ne fut qu'après sa mort, et lorsque ses disciples y portèrent sa doctrine. Pythagore instruisit spécialement les Crotoniates. Il les avait trouvés abattus par leur défaite de la Sagra, et cherchant, dans les jouissances de la vie, la consolation de leur opprobre. Celui qui sut ranimer un peuple aussi avili, n'eut pas de peine à lui faire mépriser les richesses, et rechercher la simplicité des mœurs. Il réforma la vanité et la débauche des femmes, l'orgueil et la témérité des citoyens. Dans de fréquentes assemblées, il développait une philoso-

phie obscure et difficile, mêlant de précieux conseils à ses théories psychologiques. En peu d'années, il changea toute une nation et l'envoya vaincre à Sybaris. Quelque temps s'écoula, et bientôt le dégoût, le dépit et l'ennui, firent expulser le législateur de Crotone. Poursuivi par la faction des Cyloniens, il chercha un asyle dans les murs de Métaponte. Là, des témoignages d'une admiration profonde effacèrent de son âme le souvenir des maux qu'il avait soufferts. Les Métapontins l'entourèrent avec docilité et respect; ils appelèrent sa maison le temple de Cérès, et la rue où il habitait, un endroit consacré aux Muses.

Autour de lui se réunirent ses disciples les plus fervens. Métaponte présenta quelque temps l'aspect d'une ville philosophique. Pythagore vénéré, regardé par quelques-uns comme un dieu, comme Apollon lui-même, put se croire assuré de passer une vieillesse glorieuse. Mais la haine des Cyloniens n'était pas satisfaite : ils incendièrent l'édifice où il était environné de nombreux auditeurs. Forcé de fuir au travers des flammes, et garanti seulement par les corps de ses disciples, le grand homme, accablé de douleur et de regret, se retira dans sa maison où il se laissa mourir de faim. [1]

Vers 500 avant notre ère.

Aristeas, fils de Damophon de Crotone, est généralement désigné comme le successeur immédiat de Pythagore. Profondément instruit de ses dogmes, et parvenu à une extrême vieillesse, il eut l'insigne honneur d'élever les fils de son maître, et d'épouser sa veuve. C'est sans doute à cet Aristeas qu'il faut rapporter le récit curieux que nous transmet Hérodote, et qu'il applique à un personnage du même nom, mais d'un pays différent.

« Les Métapontins racontent, dit-il, qu'Aristée, s'étant montré dans leur ville, leur ordonna d'élever un autel d'Apollon, et, tout auprès, une statue sous le nom d'Aristée de Proconnèse; il leur déclara qu'ils étaient les seuls de tous les Italiotes, parmi lesquels le dieu eût daigné habiter, et

[1] Dicæarchus rapporte que Pythagore mourut dans le temple des Muses. Nous avons vu plus haut que les Métapontins donnaient ce nom à la rue où demeurait Pythagore : le récit de Dicæarchus mérite plus de confiance que celui de Iamblique. Dicæarch. frag. tom. II, p. 54, éd. Errante.

que lui Aristée, qui leur parlait, avait accompagné Apollon sous la forme d'un corbeau. Après ce discours, il disparut. Les Métapontins ajoutent que, frappés de ces paroles, ils envoyèrent consulter l'oracle de Delphes, et que la Pythie leur commanda d'obéir, s'ils voulaient voir prospérer leur fortune. Ils exécutèrent les ordres du dieu, et il existe encore aujourd'hui, dans l'Agora, une image appelée Aristée, près de la statue même d'Apollon, avec des lauriers plantés tout autour »[1]. Ces arbres étaient de bronze, et animés par une puissance surnaturelle : il sortit une voix de leur feuillage, quand la thessalienne Pharsalia, maîtresse de Phayllus, vint se montrer à Métaponte, couronnée de lauriers d'or. Soudain les jeunes gens qui se trouvaient dans l'Agora furent agités d'une fureur divine, et déchirèrent la courtisane qui avait osé revêtir les insignes de leur dieu[2]. Pharsalia périt de cette funeste manière, vers l'an 354 avant notre ère.

Ce n'est peut-être pas une conjecture trop hasardée de croire, qu'Aristeas le Pythagoricien, voulant établir à Métaponte le culte d'Apollon, employa, pour persuader le peuple, les mêmes moyens extraordinaires, dont son maître avait fait un si fréquent usage, et prétendit avoir été autrefois Aristée de Proconnèse, fils de Castrobius, fameux pour ses transformations et ses disparitions subites.

Telle fut l'influence de l'école italique, qu'elle marqua une ère politique et religieuse, et imprima un caractère de grandeur au culte primitif, en y joignant, surtout, celui des divinités abstraites, comme les Muses et Apollon. Loin d'être une réforme théologique, elle fut un complément aux croyances des nations, et un perfectionnement de la société. Les Pythagoriciens montrèrent, en beaucoup de circonstances, combien les vertus qu'ils pratiquaient les plaçaient au-dessus des autres hommes: ils excellèrent dans les sciences; et si, dans les dissensions intestines, ils

[1] Hérodot. lib. IV.

[2] Athen. Deipnosoph. lib. XIII, c. 8.

Plutarque diminue beaucoup le merveilleux d'un tel récit. Il dit que Pharsalia, ayant reçu cette couronne du sacrilège Philomelus, vint à Métaponte où elle dansa devant le temple d'Apollon. Sa couronne étant tombée, les jeunes gens se précipitèrent avidement pour s'en emparer. Tandis qu'ils s'en disputaient les morceaux, Pharsalia fut déchirée, victime de l'horrible lutte excitée par son faste et son orgueil. Plutarch. de oracul. pyth. Opuscul. t. I, p. 956, edit. Henric. Steph.

devinrent quelquefois les martyrs de leurs principes, ils surent gouverner ou défendre leur pays avec une justice et une valeur qui ne pouvaient être surpassées. Archytas, Zaleucus, Charondas, sont comptés, encore aujourd'hui, parmi les plus fameux législateurs, et les philosophes de Crotone périrent tous dans une bataille décisive, en combattant contre les Thuriens. [1]

Pendant cent années environ, la grande Grèce, administrée par les successeurs de Pythagore, demeura indépendante, glorieuse et puissante. Mais une telle prospérité ne pouvait être durable : les mœurs commencèrent à décliner, les factions levèrent la tête, et portèrent des mains criminelles sur la patrie et la liberté. On accusa les philosophes de despotisme; on renouvela les calomnies et les fureurs de Cylon : tout un parti prenait les armes, quand l'autre attendait son paisible triomphe de la supériorité naturelle à la vertu. Les Pythagoriciens entourés d'ennemis, assiégés à Métaponte dans une maison incendiée de tous côtés, succombèrent en grande partie : Lysis et Philolaüs, s'échappant au travers des flammes, se réfugièrent dans le pays des Lucaniens. [2]

[1] Jamblich. Vit. Pyth., cap. 35.

[2] Plutarch. de Dæmon. Socr.

DÉCADENCE

ET

CHUTE DE MÉTAPONTE.

Les Métapontins prospérèrent long-temps, grâce aux sages institutions de Pythagore et à la fertilité de leur territoire, qui leur procura d'assez grandes richesses pour consacrer à Delphes une image d'or de l'Eté[1]. Ils dédièrent, à Olympie, une statue de Jupiter tournée vers l'Orient, tenant d'une main son aigle, de l'autre un foudre, et la tête ceinte de fleurs

[1] Strab. Geog. lib. VI, p. 264.

Le mot Θέρος, dont Strabon fait usage, laisse ignorer si les Métapontins avaient dédié une statue de l'Eté, ou une gerbe d'or. J'inclinerais d'autant plus volontiers vers cette dernière explication, que nous ne connaissons pas, jusqu'ici, d'effigie grecque de l'Eté, au lieu que sur les monnaies métapontines, la moisson, Θέρος, est représentée par un ou deux épis, et quelquefois par plusieurs grains de blé. *

* Plutarque cite deux gerbes pareilles dédiées à Delphes par les villes de Myrina et d'Apollonia. Il se sert aussi du mot Θέρος. De Oracul. pyth.

printannières. Aristonoüs l'Eginète en était l'auteur [1]. Leur trésor, établi dans la même ville, était orné d'un Endymion, tout en ivoire, excepté les vêtemens. [2]

412 avant notre ère. Pendant la fameuse guerre de Sicile, les Athéniens recherchèrent l'alliance des Grecs Italiotes: assurés de celle des Thuriens, leur colonie, ils reçurent des Métapontins trois cents archers auxiliaires et deux trirèmes, pour accompagner l'expédition de Démosthène et d'Eurymédon. [3]

Ce fut après les désastres des Athéniens, et vers la fin de la guerre du Péloponèse, que les Lucaniens commencèrent à inquiéter la grande Grèce. Depuis long-temps, Tarente contenait les peuplades sauvages qui bordaient la Messapie et l'Apulie. Mais le nombre et l'audace des barbares s'augmentant à-la-fois, et les discordes civiles ne laissant plus aux républiques grecques la faculté de combattre avec avantage, on adopta la fatale coutume d'appeler des généraux étrangers, pris d'abord dans les métropoles de chaque ville menacée, puis enfin, sans distinction, parmi les aventuriers qui pouvaient disposer d'une faible armée. Alexandre le Molosse secourut les Tarentins contre leurs ennemis des montagnes; l'assistance du roi d'Epire, peu efficace pour la sûreté de ses alliés, prépara les Italiotes à recourir souvent aux défenseurs mercenaires. Les Métapontins firent un traité avec Alexandre; et, lorsqu'il eut succombé au combat de Pandosia, ils recueillirent ses
324 avant notre ère. restes mutilés, pour les envoyer à Thurium. [4]

La liberté italiote touchait à sa ruine : toutes les cités, agitées par des factions contraires, ne respiraient que la sédition, et ne songeaient à l'ennemi, que s'il portait ses ravages jusqu'au pied de leurs remparts. Dans ces momens périlleux, les citoyens ne se souvenaient ni du courage ni de l'union de leurs pères. Les républiques voisines refusaient leur assistance : on ne trouvait plus, ni généraux pour commander, ni soldats pour obéir.

[1] Pausan. lib. V, c. 22.
[2] Id. lib. VI, c. 21.
[3] Thucydid. lib. VII, c. 33.
[4] Justin. lib. XII, c. 2. T. Liv. lib. VIII, c. 24.

La confiance des Lucaniens croissait en proportion de l'irrésolution et de la pusillanimité des Grecs; et trente ans après la mort d'Alexandre d'Epire, Cléonyme le Spartiate fut choisi pour protecteur par les Tarentins, qui n'ignoraient cependant pas combien son amitié pouvait leur devenir funeste. Vainqueur des barbares, il entra dans Métaponte comme un allié, et s'y conduisit en despote. Il extorqua des habitans plus de six cents talens d'argent, en prenant pour otages deux cents jeunes filles, qui servirent plutôt à ses plaisirs qu'à garantir la fidélité de leurs concitoyens. Cléonyme, plongé dans les délices, passa en débauches tout le temps qu'il demeura à Métaponte: il fit peser le joug de la servitude sur ceux qui s'étaient abandonnés à sa foi.[1] Vers 302 avant notre ère.

Agathocle et Pyrrhus continuèrent l'asservissement de la grande Grèce. En butte au mépris des nations dont ils descendaient, les Métapontins étaient considérés à Sparte comme des femmes sans courage: un apophthegme, cité par Plutarque, prouve jusqu'à quel point ils étaient avilis dans l'estime des peuples libres[2]. Les excès impunis de Cléonyme ne justifiaient que trop une telle humiliation. De la protection tyrannique des rois, Métaponte passa, sans résistance, sous la domination romaine, jusqu'au temps où Annibal envahit l'Italie. Des otages envoyés à Rome répondaient de la fidélité des villes grecques; mais Philéas le Tarentin, ayant fait évader ceux de Thurium et de Métaponte, ils furent poursuivis, arrêtés dans leur fuite, condamnés à être battus de verges, et précipités. Excités à la vengeance par un si cruel traitement, les Métapontins attendaient que la garnison romaine, qui les retenait dans l'obéissance, eût été transportée à Tarente, alors assiégée par Annibal. Aussitôt, embrassant la cause de Carthage, ils ouvrirent leurs portes à l'armée punique.[3] 216 ans avant notre ère.

Fabius Maximus ayant repris Tarente, Annibal vint s'établir pendant quelque temps à Métaponte. Pour attirer les Romains dans un piège, il envoya vers Fabius deux citoyens avec des lettres des principaux

[1] Diod. Sicul. lib. XX, c. 104.
[2] Plutarch. Apophthegm. Lacon.
[3] T. Liv. lib. XXV, c. 11 et 15.

habitans proposant au consul de lui livrer leur ville avec la garnison carthaginoise, s'il voulait leur promettre l'impunité et l'oubli du passé. Fabius, sans soupçonner leur sincérité, fixa le jour où il devait s'approcher de Métaponte, et leur donna des lettres qui furent remises aux premiers citoyens et au général carthaginois.

Annibal s'applaudissait déjà du succès de sa ruse, et, au jour désigné, alla placer une embuscade aux environs de Métaponte; mais Fabius, arrêté par des auspices défavorables, était resté à Tarente, échappant, par la superstition, au danger qu'il n'avait su prévoir. Les Métapontins, renvoyés vers lui pour l'exhorter à ne plus différer, se rendirent suspects par leurs instances: la crainte de la question les força d'avouer leur perfidie, et de déclarer le complot machiné par les ennemis.[1]

210 avant notre ère.

Peu d'années après, la fortune avait changé de face. Pressé par des généraux habiles, dans un pays dont les habitans étaient fatigués de la guerre, Annibal reculait devant les armées romaines. Il campait aux environs de Métaponte, lorsque la tête d'Asdrubal, son frère, jetée dans ses retranchemens, lui apprit le triomphe des Romains au combat du Métaure. Rassemblant alors ses troupes, et résolu d'occuper le midi du Bruttium, il entraîna dans sa retraite tous les habitans de Métaponte, avec les Lucaniens qui étaient restés fidèles à son alliance.[2]

Telle fut la fin d'une grande cité, célèbre par ses arts, ses lois et sa prospérité. Depuis Annibal jusqu'à nos jours, aucune habitation ne s'est élevée sur cette belle plaine, excepté des chaumières de laboureurs, et quelques tours, destinées autrefois à protéger la côte contre les descentes des barbaresques.

[1] T. Liv. lib. XXVII, c. 16.

[2] T. Liv. lib. XXVII, c. 51.

NUMISMATIQUE

DE MÉTAPONTE.

STYLE ANCIEN.

Ce n'est pas le caprice des artistes, ni la nécessité d'orner de quelque symbole le métal destiné aux échanges du commerce, qui produisirent les types variés de toutes les monnaies grecques. Le signe légal du trafic eut toujours quelque marque bien motivée et reconnaissable : nous le voyons, depuis les temps les plus reculés, recevoir constamment des effigies nationales et religieuses. De là vient l'importance méritée qui s'attache aux recherches numismatiques, puisque, même quand les monnaies ne consacrent pas des faits ou des noms inconnus dans l'histoire, elles montrent avec certitude l'état politique d'un peuple, à une époque dont leur fabrication, toute seule, pourrait donner la date. L'abondance

des autonomes grecques a mis les savans à portée d'y observer un système régulier et invariable. Ils ont pu constater que ces médailles sont des archives, où l'on découvre chaque jour quelque fragment curieux touchant les mythes locaux et les religions métropolitaines. Sur ces monumens encore intacts, sont inscrits, par la chronologie indubitable de la fabrication, les changemens successifs des cultes, et l'introduction de nouveaux rites, selon la décadence ou le renouvellement des colonies. Si les Grecs avaient possédé nos moyens de monnayage, les musées modernes ne seraient probablement pas enrichis d'une si nombreuse variété de coins, les annales monétaires de l'antiquité seraient moins complètes et moins instructives. Les médailles que nous allons citer sont de précieux commentaires pour l'histoire de Métaponte. Nous suivrons l'ordre naturel indiqué par l'archaïsme de l'écriture et du travail.

La série des pièces paléographiques de l'Italie s'ouvre, excepté pour Tarente, par les drachmes ou didrachmes incus. Cette singularité de monnayage n'est pas, ainsi que l'observe judicieusement Eckhel, un accident de fabrication, mais un système bien établi, qui prévalut en même temps parmi les premières cités grecques-italiotes. Tarente, Métaponte, Siris, Pandosia, Sybaris, Crotone, Caulon, Laus, Palinure, Posidonia, Buxentum, se soumirent au même procédé, à la même époque et comme de concert. Lorsque cette alliance commerciale, qui attestait l'union des républiques, vint à s'affaiblir, la numismatique de chaque peuple prit une direction particulière, et suivit un goût différent. On abandonna le revers incus; on négligea le contour orné d'un feston toujours pareil; et la communauté de la monnaie disparut au même temps que les intérêts furent divisés.

L'amitié de nations voisines est sujette à tant de vicissitudes, que l'on ne doit pas être surpris que la confédération des Italiotes n'ait pas été de longue durée. Au commencement de leurs établissemens, ils étaient forcés de se soutenir mutuellement : la prospérité les rendit ennemis. Aussi les autonomes incuses n'occupent qu'un fort court espace. Elles remplacent un instant, à Tarente, les monnaies globuleuses; à Métaponte, elles s'arrêtent avant que la paléographie ait presque changé. Sybaris

n'en produisit qu'une ou deux sortes; Crotone et Caulon possédèrent beaucoup plus de variétés; les autres cités, une seule espèce.

S'il fallait déterminer quel motif porta les Italiotes à choisir un système monétaire si peu ordinaire, où le côté incus était à-la-fois une difficulté pour le graveur, et une atteinte au goût naturel dans les arts, on serait obligé d'en chercher des exemples dans la Grèce, et même dans l'Ionie. En effet, la Grèce produisit long-temps des monnaies célèbres, au revers à carré creux, dentelure grossière, qui ne servait qu'à maintenir les tenailles sur le flan: telles sont les primitives d'Egine. On orna ensuite ce carré, et, par une bizarrerie de préjugé, on crut qu'en exécutant sur le coin, au lieu de pointes saillantes, une figure en relief, cette aspérité sculptée retiendrait également le métal que l'on frappait. Un grand nombre de monnaies de l'Asie mineure, d'un travail déjà fort habile, en sont la preuve. Ce fut donc le même motif qui établit le revers incus dans la grande Grèce; et peut-être, pour le système des didrachmes très minces, fut-il presque une nécessité. Depuis, on fabriqua des pièces épaisses, et le premier procédé tomba en désuétude. Métaponte fournit des exemples de ces phases successives. Remarquons avant de les examiner en détail, qu'aucune monnaie métapontine ne semble antérieure à la reconstruction de la ville par Leucippe, et, par conséquent, ne dépasse le 7[e] siècle avant notre ère.

N° I. META, direct ou rétrograde, paléographique; Epi en relief.
℞. Même type en creux. . . . Æ. Didrachme.

Ces monnaies, d'un travail pénible et fort antique, sont évidemment de la première époque. On en connaît plusieurs doublées sur des flans très anciens de Gélas, Agrigente et Syracuse. Le culte de Cérès et de la Terre s'y trouve seul consacré. Elles sont frappées dans un système pareil et contemporain à celui de Sybaris, et datent, par conséquent, de la seconde construction de Métaponte.

N° II. META, paléographique, Epi en relief.
℟. Tête de taureau de face et en creux. . . . Æ. Drachme.

La variété des types est ici un progrès dans l'art, bien qu'il conserve beaucoup de la manière ancienne par sa paléographie et le revers creux. Nous avons aussi un nouveau symbole dans la tête de taureau, soit qu'il faille y reconnaître un type semblable à ceux de la Phocide, dont une partie des Métapontins était originaire, soit que nous nous en tenions à l'explication de Pausanias dans le passage suivant :

« βοῦς δὲ οἱ Καρύστιοι καὶ οἱ Πλαταιεῖς τὰ ἀναθήματα ἐποιήσαντο, ὅτι..... τήν τε ἄλλην βεβαίως ἐκτήσαντο « εὐδαιμονίαν καὶ ἀροῦν ἐλευθέρᾳ τῇ γῇ. » [1]

Serait-ce en souvenir de leurs aïeux les Pyliens, et du Mélanippide Bœotus, que les Métapontins auraient frappé ce revers? [2] Les deux variétés, que nous venons de décrire, sont les plus anciennes parmi les incuses; la dernière est fort analogue à la drachme de Sybaris avec le taureau au revers de l'amphore en creux. Celles qui suivront changent de monnayage; mais, quoique leurs deux côtés soient en relief, elles sont, cependant, d'une très ancienne fabrique.

N° III. ΑΧΕΛΟΙΟ (ΑΘΛΟΝ rétrog.) Fleuve barbu, debout, avec des oreilles et des cornes de taureau; de ses épaules tombe une légère draperie; il tient de la main droite une patère au-dessus d'un dauphin; de la gauche, un sceptre de roseau.
℟. META rétrograde; épi et sauterelle. . . . Æ. Didrachme.

La légende est, comme le travail, d'une antiquité frappante. Les omicrons et le thêta sont carrés, l'iota brisé, le x figuré comme un Ψ. Au-

[1] Pausan. lib. X, c. 16.
[2] Cette opinion est conforme au récit de Syncelle qui, d'accord avec la chronologie d'Eusèbe et avec Scylax, indique une colonie platéenne à Pandosia et à Métaponte, vers l'année 760 avant notre ère. Voyez Raoul-Rochette, Colonies grecques. T. 3, p. 164.

tour et des deux côtés, règne un orle brodé d'une sorte de feston double et entrelacé, ornement très ordinaire sur les monnaies archaïques de la grande Grèce. Je crois reconnaître dans le fleuve, au nom duquel on célébrait des jeux, l'Achéloüs du mont Lycée, qui se jetait dans l'Alphée, et parcourait les domaines des Néleïdes. Celui d'Etolie était assurément bien plus important; mais par quelle raison fondée sur des passages précis aurait-il été honoré à Métaponte? D'ailleurs, puisque les Métapontins consacrèrent une fête funèbre aux Néleïdes, pourquoi n'auraient-ils pas institué des jeux sous la protection de l'Achéloüs de leur première patrie [1]? C'est ici l'occasion de rappeler une médaille qui, par sa mauvaise conservation sans doute, aura échappé à la sagacité du fameux Eckhell. Il la décrit ainsi:

N° IV. Minotaure debout, tenant de la droite quelque chose semblable à une patère, de la gauche un arbousier.

℞. META rétrograde; épi. . . . Æ. Didrachme. [2]

Nous rangerons, à la suite des médailles relatives à l'Achéloüs, une petite division de drachme avec la légende M. O. et une tête de fleuve barbue et cornue, de face, au revers d'un épi. Mionnet n'a pas hésité à l'admettre parmi celles de Métaponte.

N° V. META, paléographique; épi avec une sauterelle; autour, feston circulaire.

℞. Epi en creux; auprès, un dauphin également en creux; autour, grènetis circulaire. . . . Æ. Didrachme.

[1] M. Osann a publié, dans le Kunstblatt (24 fév. 1831), ses observations sur cette belle médaille, et rapporte le passage curieux de Philostrate (Heroïc.) dans lequel l'existence d'un Achéloüs *enagonius* est établie sur la foi d'un oracle rendu à l'athlète Plutarchus. Ce qui semble prouver que les pièces d'argent données en récompense aux athlètes de Métaponte, étaient frappées dans une intention à-la-fois religieuse et spéciale, pour réunir le culte métropolitain et la divinité tutélaire des jeux.

[2] Eckhell, Doctrin. num. vet. t. I, pag. 154.

J'aurais rangé cette médaille avec la première, si son exécution élégante et adroite n'indiquait pas un art plus avancé. Les lettres archaïques sont beaucoup moins maigres; les détails sont traités avec facilité et finesse : tout porte à croire que c'est seulement un style ancien d'imitation, tel que nous l'observons sur un grand nombre de vases, où l'habileté de l'artiste dément la naïveté des poses et le genre primitif de la décoration. Au revers, le dauphin se rapporte au culte de Neptune qui dut être introduit à Métaponte avec celui de Cérès.

N° VI. Tête de femme ceinte d'une bandelette dans une couronne de laurier.

℞. ME paléographique; épi. . . . Æ. Didrachme.

Voici une tête sans attributs, souvent reproduite à Métaponte : on la trouve aussi sur les médailles de Terina. Dans l'incertitude où nous laisse l'absence de caractères particuliers, la couronne de laurier est-elle suffisante pour y reconnaître une NIKH? Nous verrons plus tard que les Métapontins lui consacrèrent une monnaie.

N° VII. Apollon nu, debout, devant un autel, tient de la droite un laurier, de la gauche un arc et une flèche.

℞. META, épi et sauterelle; autour, feston circulaire. . . Æ Didrach.

Peu de médailles ont autant d'importance que celle-ci. Elle réunit un fort beau travail, encore empreint du caractère sévère, à un intérêt historique très positif. En effet, un simple didrachme nous reproduit fidèlement l'autel et les lauriers de bronze érigés en l'honneur d'Apollon par les conseils d'Aristéas : Hérodote avait vu ce monument; il en parle avec détail. La statue du dieu aura été copiée, comme les Grecs avaient coutume de le faire en pareille circonstance. La belle conservation de la médaille du cabinet britannique per-

met de rétablir une description incomplète d'Eckhell, que nous transcrivons.

N° VIII. Homme nu, debout, tenant, de la droite un rameau chargé de feuilles et prolongé jusqu'à terre; de la gauche, une baguette.

℟. META, épi. . . . Æ. Didrachme.

Si ce n'est la même médaille, c'en est une presque semblable, d'où l'arc aura disparu. L'explication du Dendrophore n'a pas paru satisfaisante au savant numismate.

N° IX. Tête d'Hercule jeune, couverte de la peau de lion, à droite.

℟. META, épi et sauterelle. . . . Æ. Didrachme.

Quelques restes d'archaïsme se font encore sentir, et le type d'Hercule annonce l'introduction d'une nouvelle divinité.

N° X. Tête d'Ammon jeune, à droite, avec quatre feuilles de laurier sur la corne.

℟. avec ou sans légende. META; épi. . . . Æ. Didrachme.

Eckhell observe avec raison que le type d'Ammon jeune ou vieux ne doit pas nous surprendre à Métaponte, puisque les Eléens honoraient ce dieu d'une manière toute particulière [1]. Les Métapontins pouvaient avoir reçu de leur métropole une pratique déjà répandue

[1] Doctrin. num. vet. t. I, p. 155.

dans la Grèce depuis des temps fort reculés. En effet, Hérodote affirme que l'oracle et les rites de Dodone furent institués par une prêtresse égyptienne et à l'imitation de l'Egypte [1]. Pausanias nous apprend que les Eléens honoraient Jupiter Ammon [2], et que l'on voyait à Thèbes en Bœotie un temple d'Ammon avec la statue dédiée par Pindare, et de la main de Calamis. Auprès on lisait, sur une stèle triangulaire, un hymne que le poète avait envoyé aux Ammoniens. [3]

Enfin nous trouvons aussi à Sparte un culte d'Ammon que Lysandre, averti par un songe, fit pratiquer plus religieusement qu'on ne l'avait fait avant lui.

BEAU STYLE.

Une grande richesse de types signale, dans la numismatique, l'époque du style perfectionné depuis Péricles jusqu'à Pyrrhus. Une foule de divinités, inconnues dans les monnaies anciennes, apparaissent sur la nouvelle. La première religion monétaire de Métaponte se bornait à quelques dieux ou à leurs symboles : elle va prendre un accroissement si grand qu'il faudra simplement énumérer cette longue série d'effigies diverses, tirées du panthéon qui envahit tout-à-coup la grande Grèce, après l'expulsion des Pythagoriciens.

Avec la légende plus ou moins mutilée, META, METAΠON, METAPONTINΩ, se trouvent fréquemment les têtes de Cérès et son nom ΔAMATHP, celles de Minerve, d'Apollon, de Diane, de Bacchus jeune, de Jupiter lauré, de Jupiter Ammon vieux, de Mars avec les noms de magistrats Héracléidon et Leucippe; des têtes de femme laurées ou ornées de simples bandelettes, avec des noms d'artistes inscrits sous le col de plusieurs,

[1] Hérodot. lib. II, p. 125.
[2] Pausan. lib. V, c. 15.
[3] Pausan. lib. IX, c. 16.
[4] Id. lib. III, c. 18.

la face radiée du soleil, et les dioscures frappées sous la domination tarentine, apparemment du temps de Cléonyme; Silène, Mercure, et quelques types particuliers qui méritent d'être décrits avec exactitude.

N° XI. NIKA, tête laurée de la Victoire.
℞. METAΠONTIN. Epi; sur la feuille, une grenade. . . . Æ. Didrachme.

On peut croire, d'après ce culte de la Victoire à Métaponte, que plusieurs autres têtes de femme laurées, ou sans attributs, sont également des Victoires. Cette légende est rare à Térina et commune chez les Bruttiens. Pandosia de Lucanie a inscrit NIKA sur ses monnaies: usage répété dans la Grèce par les Acarnaniens, en attestation de succès importans, soit dans les jeux, soit dans les guerres.

N° XII. Tête jeune, diadémée; derrière Σ Y.
℞. METABO. Epi. . . . Æ. Didrachme.

Voit-on ici le Métabus auquel on avait érigé un monument héroïque? Nous avons, quoi qu'il en soit, une légende fort rare, et conforme à la prononciation barbare, selon Eustathe.

N° XIII. ΣΩTHPIA. Tête de Cérès, presque de face, et couronnée d'épis.
℞. META. Epi. Voy. Eckhell, doct. num. vet. t. I. p. 155.

N° XIV. Tête de femme à gauche, avec pendans d'oreilles et collier.
℞. META sur une bande; épi; dans le champ ⊢HP. . . . Æ. Didr.

Voici encore un monument historique d'autant plus précieux, qu'il constate un évènement ignoré jusqu'ici: l'alliance de Métaponte avec

Héraclée. Il nous apprend que les Métapontins, n'ayant pu empêcher les Tarentins de conquérir la Siritide sur Thurium, se décidèrent à conserver des rapports pacifiques avec la nouvelle colonie, en frappant une monnaie commune aux deux républiques.

XV. Tête de femme diadémée, à droite, avec pendans d'oreilles et collier.

℟. METAΠON. Epi. Sur la feuille une colombe. . . . OR. Quart de Statère.

Les monnaies de Métaponte en or sont d'une extrême rareté : on n'en connaît qu'un fort petit nombre : elles semblent contemporaines de Pyrrhus, et gravées par des artistes Tarentins. Celle-ci est exactement du même caractère qu'un demi-statère de Tarente, sorti visiblement de la même main.

On trouve, même en bronze, peu de médailles de Métaponte, d'une époque de décadence. Il faut en attribuer la cause à la guerre punique qui, privant tout-à-coup cette ville du plus grand nombre de ses habitans, la rendit incapable de battre monnaie, et la réduisit à un état si misérable, que les Romains ne songèrent pas à la relever.

FIN.

METAPONTE.

EXPLICATION DES PLANCHES.



TORRE DI MARE.

EXPLICATION

DES PLANCHES.

PLANCHE I.

Plan topographique dressé d'après la carte de Zannoni, à laquelle ont été faites, sur les lieux, d'importantes rectifications, surtout relativement aux antiquités, dont l'emplacement a été indiqué avec soin.

Médailles décrites aux articles III, V, XIV et XV de la Numismatique de Métaponte. D.[1]

[1] Les explications signées D. m'ont été fournies par M. Debacq, aux soins duquel je dois les plans, détails et restaurations des monumens de Métaponte. (*Note de l'Auteur.*)

PLANCHE II.

La planche n° II offre deux antéfixes extraits des ruines de maisons particulières. Le premier antéfixe est décoré d'une tête de femme, vue de face, et d'une élégante exécution. Le caractère du visage est très noble : la tête est ceinte d'une *sphendonè* d'où sortent des cheveux frisés, tombant jusqu'aux boucles d'oreilles ; vers la région du front paraissent deux saillies tronquées encore assez proéminentes. On juge par leur fracture que ce devait être des cornes de vache.

Reconnaître ici une Io, paraîtrait d'abord assez étrange, parce qu'on ne trouve aucun rapport entre Métaponte et l'Argolide, et, par conséquent, pas de vraisemblance dans l'explication. Mais lorsque, faute d'une autre femme ainsi représentée, on revient au premier mythe qui s'est offert à l'esprit, quelques recherches font disparaître les principales difficultés.

Nous avons déjà constaté, en traitant des médailles, que les Métapontins reçurent de bonne heure le culte d'Ammon, divinité égyptienne, liée naturellement avec Io, devenue Isis, lorsqu'elle eut repris sa première forme. Or Hérodote nous apprend que les Grecs et les

Egyptiens représentaient Isis de la même manière, c'est-à-dire, comme une femme à cornes de vache. [1]

Souvenons-nous, maintenant, que les Eléens, fondateurs de Métaponte, adoraient ensemble Ammon, Junon Ammonienne, et Mercure Parammon [2]. Junon Ammonienne était donc la même qu'Isis, et celle-ci à son tour identique avec Io et Cérès, selon Hérodote et Apollodore. [3]

Sur le second antéfixe on voit une tête virile, jeune et imberbe, de face, et coiffée du bonnet phrygien. Cet attribut caractéristique renferme nécessairement l'explication dans des limites assez étroites. Pâris et Ganymède, Mithras, Atys et le dieu Lunus, sont les principaux personnages de l'antiquité mythologique auxquels la mitre convient particulièrement. Nous ne pourrions établir ici, sur des preuves assez évidentes, les rapports des deux premiers avec les idées religieuses des Métapontins. Les trois derniers qui, sous plusieurs points de vue, paraissent se confondre, se lient plus clairement au culte de la terre, divinité principale de Métaponte. Ces héros lunaires rappellent naturellement Endymion, vénéré dans l'Asie comme dans l'Elide, et rattaché au culte de la lune par les traditions fabuleuses, tandis qu'il ouvre l'histoire de Métaponte par sa généalogie héroïque. [4]

La petite lagune aujourd'hui nommée Lago di Santa Pelagina, et formée par la mer à peu de distance de Torre di Mare, paraît avoir servi de port à Métaponte: lorsque les eaux sont basses, on y voit encore des restes de constructions antiques. Une partie de ces eaux forme, dans les terres, un canal profond et resserré, qui servait, sans doute, de communication entre la ville et le port. Du côté de la mer, l'entrée est presque entièrement barrée par les sables.

[1] Herodot. lib. III, p. 118.
[2] Pausan. lib. V, c. 15.
[3] Herodot. lib. II, p. 126. Apollod. liv. II, chap. 1.
[4] Les deux antéfixes ont 17 centimètres de haut sur 20 de large.

PLANCHE III.

Saint-Non, dans son Voyage en Italie, donne de ces ruines deux vues très inexactes : les grands arbres qu'il y ajoute détruisent entièrement le caractère du pays dont toute la végétation se compose de quelques bouquets de lentisques.

Les 15 colonnes qui restent debout sont situées sur un plateau dont le terrein va en s'abaissant vers la plaine d'une manière peu sensible, tandis qu'il forme une pente assez rapide du côté du Bradano, qui coule à droite. Ces colonnes paraissent avoir fait partie d'un temple orienté comme tous ceux de la grande Grèce et de la Sicile. Pausanias n'en fait pas mention en parlant des restes de Métaponte, il est donc permis de penser qu'il était hors de la ville, et notre supposition est encore justifiée par son éloignement des autres ruines et du port. On ne retrouve aucun reste de la frise, ni de la corniche ; les murs de la cella ont entièrement disparu ; on ne voit même plus de traces de leurs fondations, qui auront été arrachées, comme les pierres des marches ou socles dans les entre-colonnemens : l'on ne doit, sans doute, la conservation des

colonnes, qu'au peu de facilité qu'offrait l'emploi de leurs matériaux : le sol actuel est plus bas que l'ancien pavé du temple. Les résultats qu'ont dû produire les fouilles entreprises pour retirer toutes ces pierres sont inconnus. Il existe à Naples, chez monseigneur Capecelatro, archevêque de Tarente, deux mosaïques qui, dit-on, en proviennent; mais l'authenticité n'en est pas assez certaine. Ces mosaïques, faites de pierres de diverses couleurs, sont en bas-relief : l'une représente une femme debout, tournée à gauche, tenant dans la main une grenade, et de l'autre main relevant le pan de sa robe; sur l'autre mosaïque on voit une figure de jeune homme également debout et tourné à gauche, l'épaule couverte d'une chlamyde, la main gauche étendue, et la droite appuyée sur la tête d'un bélier: leur dimension est de 45 centimètres, sur 28 environ. Enfin, à quelques légères différences près, elles sont semblables à deux mosaïques coloriées du cabinet des antiques de la Bibliothèque Royale, dont l'une a été décrite et publiée par Caylus, qui ignorait le lieu où elle avait été découverte. Recueil d'Antiquités, t. VI, p. 274, pl. 86. D.

PLANCHE IV.

Cette planche donne l'état actuel du plan et de l'élévation latérale du temple, qui devait être un périptère hexastyle. On ne retrouve plus aucune indication de la place qu'occupaient les autres faces de cet édifice, de sorte qu'on ne peut en fixer au juste la longueur; cependant, comme il est évident, d'après les restes d'architraves et de socles, que les colonnes des extrémités actuelles ne sont pas les colonnes d'angles, leur nombre sur les faces latérales devait être de douze ou treize, contrairement au précepte de Vitruve [1], précepte dont l'application est assez rare.

Cet édifice nous a paru trop incomplet pour qu'il fût possible d'en présenter une restauration raisonnable. En effet, il aurait fallu en composer non-seulement toute la disposition, mais encore l'entablement presque tout entier; car l'architrave sur laquelle on ne voit aucune trace de moulure, et qui est très basse, devait être composée de deux assises. Nous avons cru devoir nous borner à donner toutes les mesures exactes de l'état actuel.

D.

[1] Vitruve liv III, c. I.

PLANCHE V.

L'ordre de ce temple n'est pas d'une grande dimension : il est d'une proportion plus petite que celui du périptère hexastyle de Pæstum, monument dont l'architecture a le plus d'analogie avec celle de Métaponte. Les colonnes ont environ 5 diamètres de hauteur, l'entre-colonnement est très large, et l'espacement d'un axe à l'autre est de 2 diamètres 3/4 : aussi pour soulager la portée des architraves, les chapiteaux ont une grande saillie. L'architrave, dont la hauteur devait être formée par deux assises, comme à l'hexastyle de Pæstum, a un peu plus d'épaisseur que le diamètre supérieur de la colonne. Les colonnes sont galbées : les mesures ont été relevées sur la colonne la mieux conservée, au moyen d'aplombs, sur l'arête et dans le fond d'une cannelure. La pierre dont ce temple est construit est une espèce de calcaire dur et grossier : on voit encore quelques traces d'un stuc jaune, très fin, dont il était recouvert. L'appareil des colonnes est irrégulier.

D.

PLANCHE VI.

Les détails gravés sur cette planche sont moitié de la grandeur originale. Le chapiteau est bien simple et d'un très bon effet, malgré sa grande saillie qui, en dessin, le fait paraître lourd. Le galbe a été pris au moyen d'une lame de plomb appliquée et battue exactement sur le chapiteau même, et cette lame a servi de règle pour le tracer sur le papier. Aux chapiteaux de la face latérale à droite, il n'y a qu'un seul filet au lieu de deux. Cette variante est indiquée sur la planche. Les cannelures du diamètre inférieur ont été relevées par le moyen employé pour les chapiteaux. Elles sont formées par un seul arc de cercle.

D.

PLANCHE VII.

Les fragmens de terre cuite, contenus dans les Planches VII et VIII, proviennent d'un édifice dont aucune partie n'est restée debout, et qui n'offre plus qu'un amas de débris informes, où l'on reconnaît à peine des restes de chapiteaux et de colonnes cannelées. La place de ces ruines, aujourd'hui nommées *Chiesa di Sansone*, est indiquée sur le plan topographique, à-peu-près à égale distance entre *Torre di Mare* et *la Tavola dei Paladini*, et dans la direction de *Torre di Mare* à *Torre di Mattoni*.

La découverte de ces fragmens est due au hasard. En examinant ces débris, au milieu d'une quantité de tuiles brisées, nous trouvâmes d'abord un morceau de terre cuite avec des ornemens en relief: une recherche plus attentive nous en fit ensuite découvrir quelques autres.

De tels indices étaient trop importans pour ne pas nous déterminer à entreprendre une fouille. Ayant donc reconnu, d'après l'étendue des ruines, la direction de l'édifice que nous croyons un temple, nous fîmes ouvrir une grande tranchée dans le sens de la longueur, et à-peu-près à la place où devait se trouver le portique latéral à droite. Presque

aux premiers coups de pioche, on découvrit de nombreux morceaux d'oves, de méandres, de palmettes, de gueules de lion, mêlés à des débris de chapiteaux doriques et de tronçons de colonnes cannelées.

L'exhaussement du terrein nous avait donné l'espérance de retrouver l'ancien sol de l'édifice, et de pouvoir continuer alors notre fouille d'une manière plus régulière et plus certaine; mais, à la profondeur de cinq pieds environ, les ouvriers arrivèrent à un sol boueux et détrempé, résultat des inondations du Bradano, dont les eaux débordées avaient couvert toute cette partie de la plaine pendant l'hiver précédent. Obligés de renoncer à une fouille générale, nous fûmes dédommagés en quelque sorte par la découverte de deux grands morceaux à têtes de lion, dont un tout entier, et de fragmens qui permettaient de compléter l'ensemble du méandre.

Toutes ces terres cuites sont coloriées. Les tons francs appliqués, tant sur les parties planes que sur les ornemens en saillie, offrent, malgré leur variété, un ensemble grave, et les couleurs paraissent avoir été cuites en même temps que la terre : aussi leur conservation ne laisse aucun doute pour la restauration de leur état primitif. La terre est très dure, quoique d'un grain assez fort dans la cassure : elle est, à la surface, d'une grande finesse.

Le fragment, dont l'élévation et le profil sont gravés à la Planche VII, (moitié de la grandeur originale), faisait partie du couronnement de l'édifice. Il devait former, sur les faces latérales et au-dessus de la corniche, une cimaise continue, d'où les eaux du toit étaient rejetées à l'extérieur par les ouvertures des gueules de lion disposées au droit de chaque rang de tuiles de la couverture. Les joints de ces fragmens sont un peu démaigris, et offrent, dans la partie supérieure, une cassure qui paraît indiquer un scellement d'agrafes destinées à les réunir. La partie qui se rajustait avec les tuiles de la couverture n'est pas complète : elle aura été brisée par la chute des chéneaux. Toute la sculpture de ces fragmens est de la meilleure exécution et du plus beau style grec. Les têtes de lion n'ont pas été moulées dans le même creux; car les deux que nous possédons présentent plusieurs différences.

Sur la même planche sont gravés au trait d'un côté les détails des palmettes et des ornemens avec leurs dimensions, et de l'autre le chéneau vu par derrière.

Il y a une erreur dans la gravure du profil : la ligne tracée à l'intérieur devrait être ponctuée; elle indique l'épaisseur de la terre cuite et sa forme en supposant une section sur le milieu du fragment. D.

PLANCHE VIII.

Le fragment dont les N°s 1, 2 et 3 présentent la face, la soffite et le profil moitié de l'exécution, a été trouvé ainsi qu'un grand nombre de morceaux semblables, pêle-mêle avec les débris de chéneaux. Il appartenait, sans doute, aussi à la décoration des flancs de l'édifice, et sa forme paraît indiquer qu'il servait de revêtement. Ce revêtement était retenu par la saillie de la partie supérieure et de plus par des clous dont on voit les trous percés à travers la face verticale, à des distances inégales et même sans beaucoup de soin; ils sont indiqués sur le profil. La partie servant de soffite est décorée par un entrelas noir, peint sur un fond blanc, et rehaussé de quelques points rouges; les baguettes, qui l'encadrent, sont peintes de même en noir, blanc et rouge alternés. Tous les autres ornemens sont en relief et coloriés de même.

N° 4. Ce fragment n'a pas été trouvé avec les autres, peut-être appartenait-il au couronnement de la corniche des frontons et en continua-

tion des chéneaux des faces latérales. Il est décoré d'une suite de palmettes sur lesquelles on retrouve les traces des mêmes couleurs que l'on voit sur celles des chéneaux, et ces couleurs y sont disposées de la même manière. Il faut cependant remarquer que ces palmettes ne sont pas absolument semblables. La partie postérieure du fragment est tronquée.

N° 5. La petitesse de ce morceau ne permet guère d'en désigner la place d'une manière positive. M. Hittorff pense que c'était une partie des couvre-joints des tuiles. Nous indiquons, dans cette hypothèse, de quelle manière il pouvait s'ajuster avec les tuiles dont les N°s 6 et 7 donnent le détail d'après les morceaux trouvés. On voit que les ornemens peints sont d'une très petite proportion, car ce morceau est également moitié de la grandeur originale : peut-être serait-ce une raison de douter qu'il fût placé à une si grande hauteur; en outre, c'est le seul fragment de cette espèce qui ait été trouvé.

La découverte de nos fragmens est d'un grand intérêt : ils constatent, d'une manière irrécusable, l'usage de l'architecture polychrôme dans la grande Grèce, et l'emploi de la terre cuite coloriée comme décoration des grands monumens. On en voit de nouvelles preuves dans un fragment de méandre absolument semblable à celui de la planche VIII, mais d'une proportion plus petite, trouvé près de l'autre temple, et en outre, dans un fragment de terre cuite, décoré de palmettes du même style que celles de Métaponte, et provenant d'une fouille faite à Locres sur l'emplacement d'un temple dorique grec. Ce système de décoration bien facile prouve combien les Grecs étaient ingénieux à tirer parti des matières qu'ils avaient à leur portée, et avec quel art ils suppléaient aux substances précieuses qui leur manquaient. Peut-être pourrait-on reconnaître un nouvel exemple de ce génie, dans un fragment de pied trouvé dans les ruines de la *Chiesa di Sansone*, et qui, d'après sa proportion demi-nature, peut avoir appartenu à une figure de métopes : il est sculpté en pierre blanche, espèce de chaux carbonatée coquillière, d'une médiocre dureté et d'une grande finesse, dont les carrières doivent exister vers *Monte Scaglioso*. Cette pierre paraît avoir quelque analogie avec celle dont parle Pausanias, et qui, selon lui, est particulière au ter-

ritoire de Mégare[1]. C'est ainsi que, sans avoir recours à des ressources étrangères, les Métapontins ont pu élever des monumens considérables et richement décorés.

Une fouille générale, entreprise sur toute la surface couverte par les ruines produirait, sans aucun doute, des résultats bien importans; car tout le sol paraît considérablement exhaussé, et la chute de ce monument doit remonter à une époque fort reculée. Peut-être trouverait-on des métopes et le sol de l'édifice; mais, bien certainement, du moins, on parviendrait à compléter l'ensemble de toute la décoration; car ces ornemens de terre cuite doivent être restés ensevelis sous le vaste amas de décombres, comme ne pouvant être d'aucun usage pour les constructions modernes. Afin de n'être pas arrêté par les obstacles que nous avons rencontrés, il faudrait faire cette fouille vers le mois d'octobre, à l'époque où le mauvais air ne règne plus, et avant la saison où les fleuves voisins, grossis par les pluies, inondent une partie de la plaine.

D.

[1] Pausan. lib. I, c. 44.

PLANCHE IX.

Nous présentons ici un essai de restauration, sur la même échelle que l'ordre de la *Tavola dei Paladini*, pour donner une idée de la dimension de l'édifice et de la place qu'occupaient les terres cuites gravées sur les deux planches précédentes. Cette restauration est basée sur les fragmens trouvés dans les ruines : la largeur de l'entre-colonnement a été déterminée par celle des morceaux de cymaise à tête de lion. Le chapiteau, dont les mesures sont indiquées sur la planche suivante, a servi pour fixer la hauteur de l'ordre. L'architecture des temples de Pœstum, dont le style offre une grande ressemblance avec les monumens de Métaponte, nous a servi de guide pour suppléer aux détails qui nous manquaient. Nous avons trouvé, dans les mêmes ruines, un fragment d'un autre chapiteau plus petit, dont le tailloir n'a qu'un mètre cinquante centimètres de long, sur trente-deux centimètres de haut. Il appartenait, probablement, à un ordre intérieur, dont le diamètre supérieur avait quatre-vingt-cinq centimètres : peut-être ce temple était-il hypètre. Le rapport entre les deux chapiteaux est presque exactement le même que celui du premier ordre intérieur à l'ordre extérieur du grand temple de Pœstum.

PLANCHE X.

Il est bien difficile de déterminer, d'une manière certaine, la place qu'occupait le grand fragment de terre cuite gravé sur la Planche VIII. Sa forme, et les trous des clous qui servaient à le fixer, indiquent bien un revêtement. La grande quantité de morceaux pareils, trouvés avec les débris de chéneaux, semble prouver qu'il appartenait à la décoration des parties latérales de l'édifice; l'absence complète de morceaux d'angle, la direction toujours dans le même sens de l'entrelacs peint sur la soffite légèrement inclinée en avant, peuvent faire présumer que ce fragment formait un ornement courant, dont les angles étaient peu multipliés. C'est sur de telles données que, faute de preuves positives, nous avons dû nous guider, pour la restauration de la coupe à travers le Ptérôma.

Nous pensons que tout le plafond a pu être décoré en terre cuite. Nous avons supposé des poutres en pierre traversant le portique, et audessus d'une charpente cachée par le revêtement dont notre fragment faisait partie, de longues tuiles ornées, fermant le plafond, comme l'indique la figure I en coupe et en plan.

La figure II présente une autre disposition dans laquelle nous avons voulu nous rapprocher davantage des autorités connues : à l'exemple des temples de Thésée, du Parthénon et de Rhamnus, où se voit un méandre presque entièrement semblable, nous avons placé le fragment de terre cuite, en décoration continue, au-dessous du plafond du Ptérôma, avec cette différence, qu'il est appliqué en revêtement sur la pierre trop grossière pour être sculptée. Tout le plafond serait alors en charpente apparente et peinte.

FIN DES EXPLICATIONS DES PLANCHES.


Bradano F.
Rte de Palagiano
Rte de Tarente
Temple dit Tavola de Paladini
Rte de Matera
Torre di Mattoni
Vestiges d'un Temple nommé Chiesa di Sansone
Tombeaux
Vestiges d'édifices particuliers
GOLFE
DE
TARENTE
Torre di Mare
Magazzino
Port antique
Lago di Sta Pelagina
Basiento F.
Echelle d'un Mille Italien
Dessiné par F. Debacq
Gravé par Lecocq, graveur du Dépôt de la Marine





Dessiné et lith.é par Maux

ANTEFIXES DE TERRE CUITE.



Dessiné par H. D. de Luynes. *Lith. de Engelmann* *Lith.é par Joly*

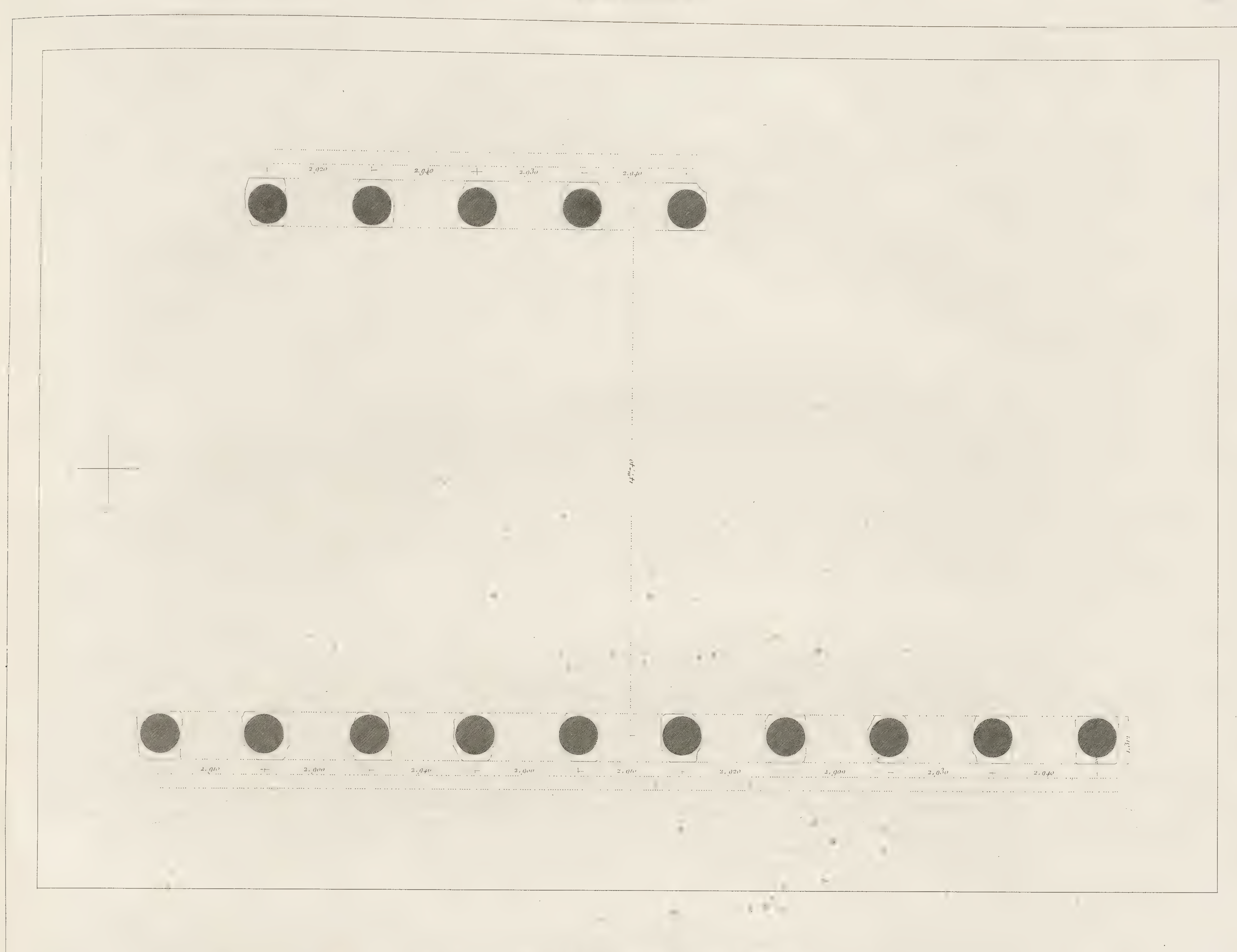
PORT ANTIQUE.

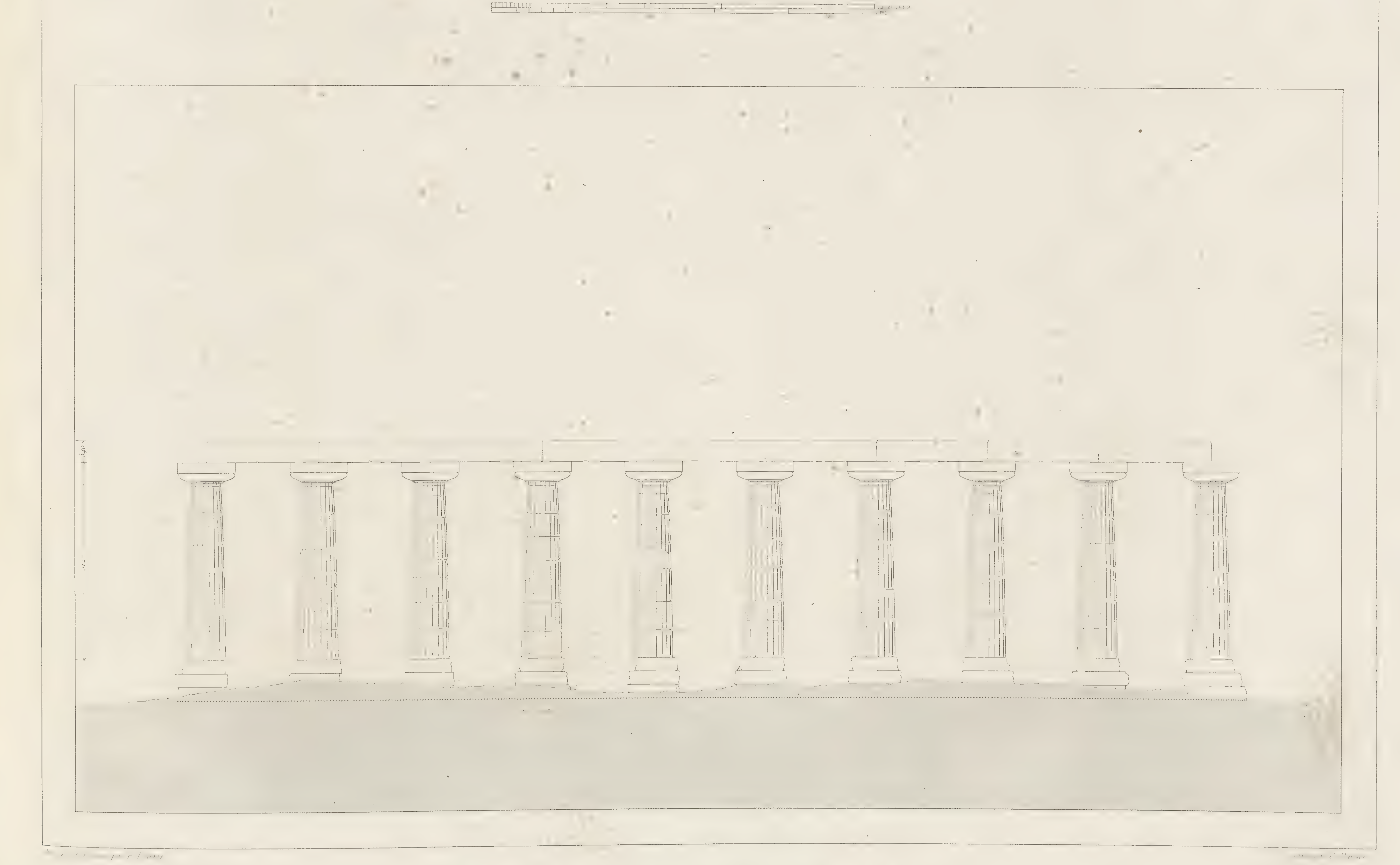
AUJOURD'HUI LAGO DI S.TA PELAGINA

Dessiné par F. Debacq Impr. lith. de Engelmann Lith. par Alaux.

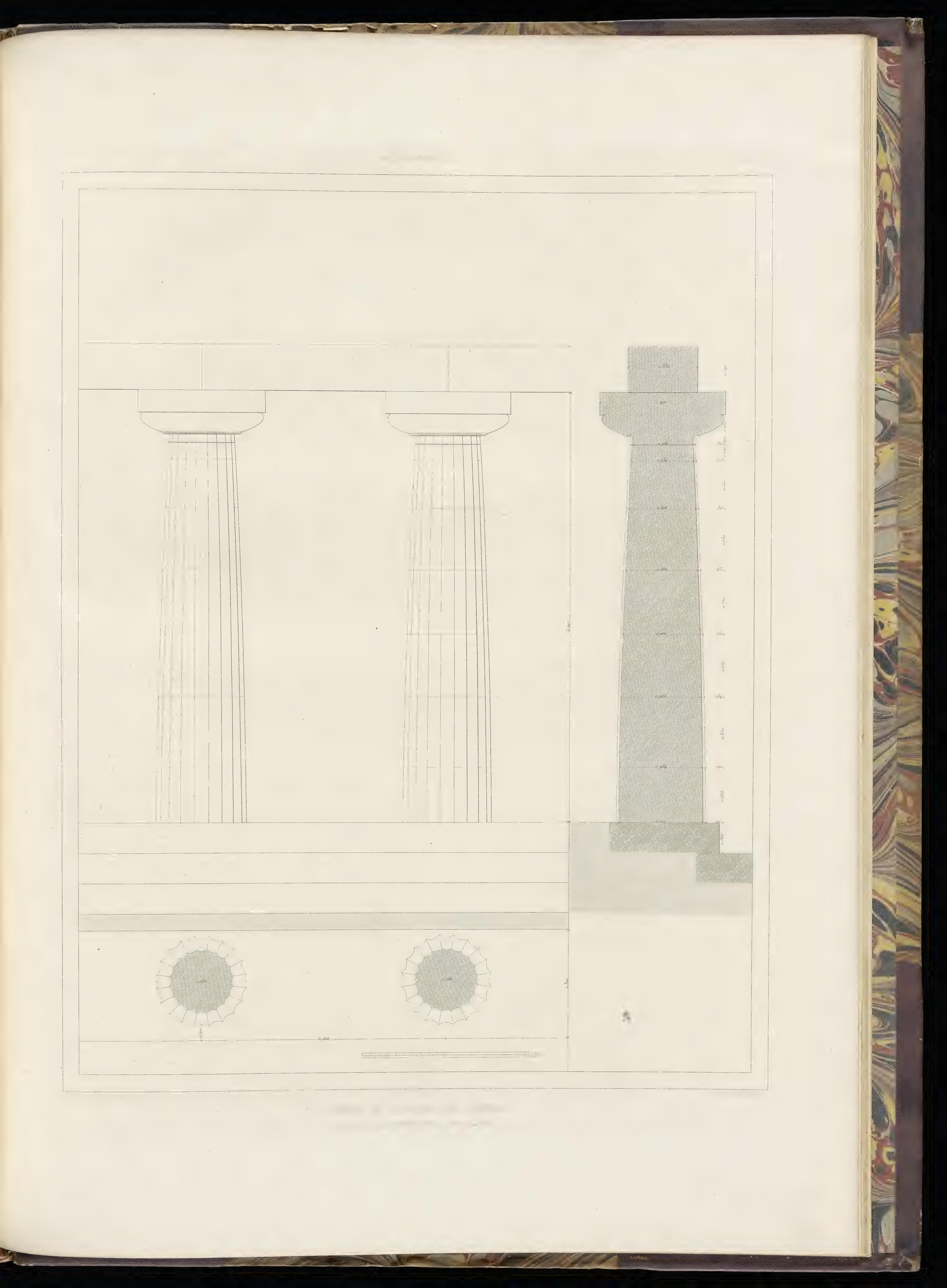
RUINES D'UN TEMPLE

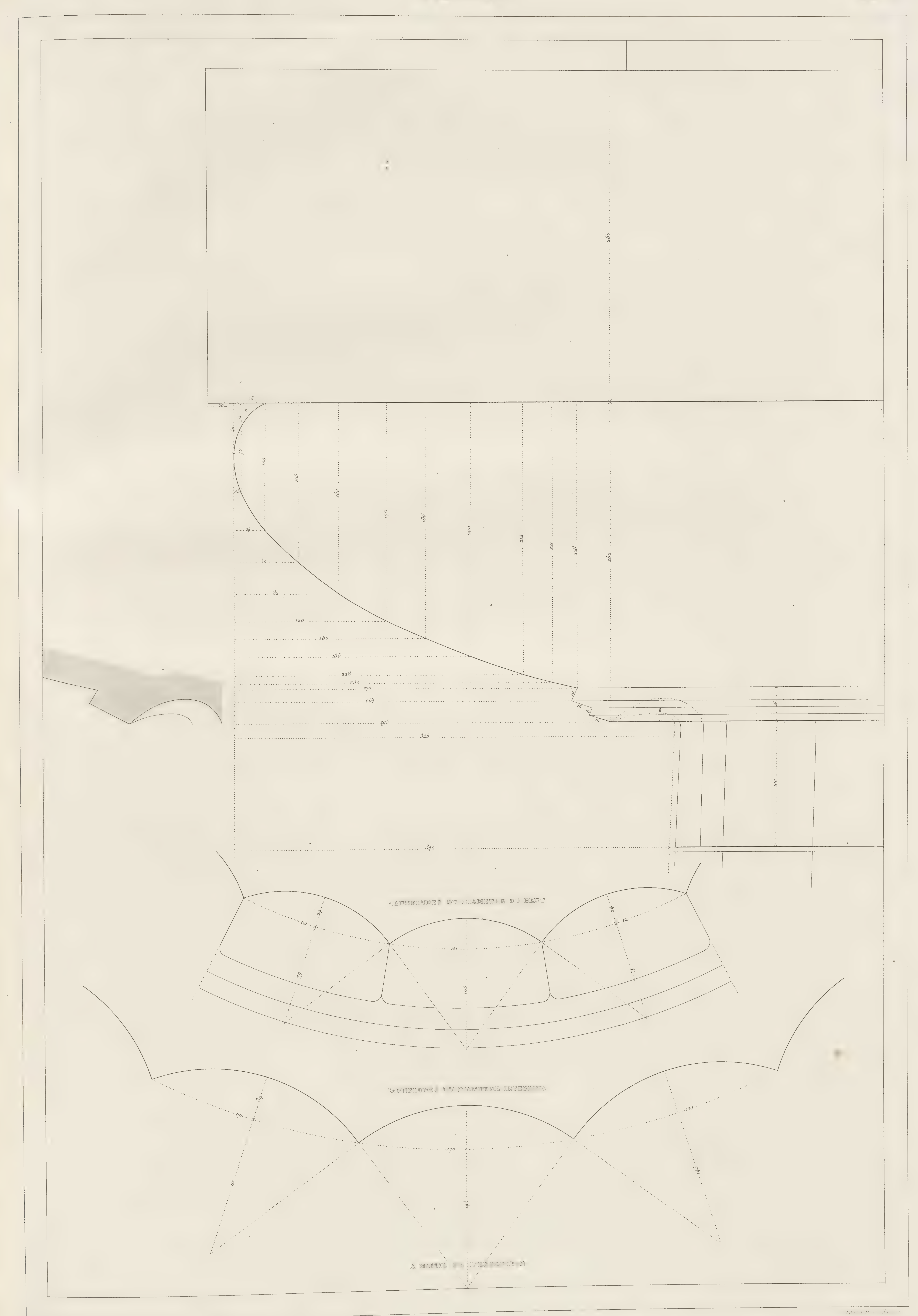
AUJOURD'HUI TAVOLA DEI PALADINI.





PLAN ET ÉLÉVATION LATÉRALE DU TEMPLE

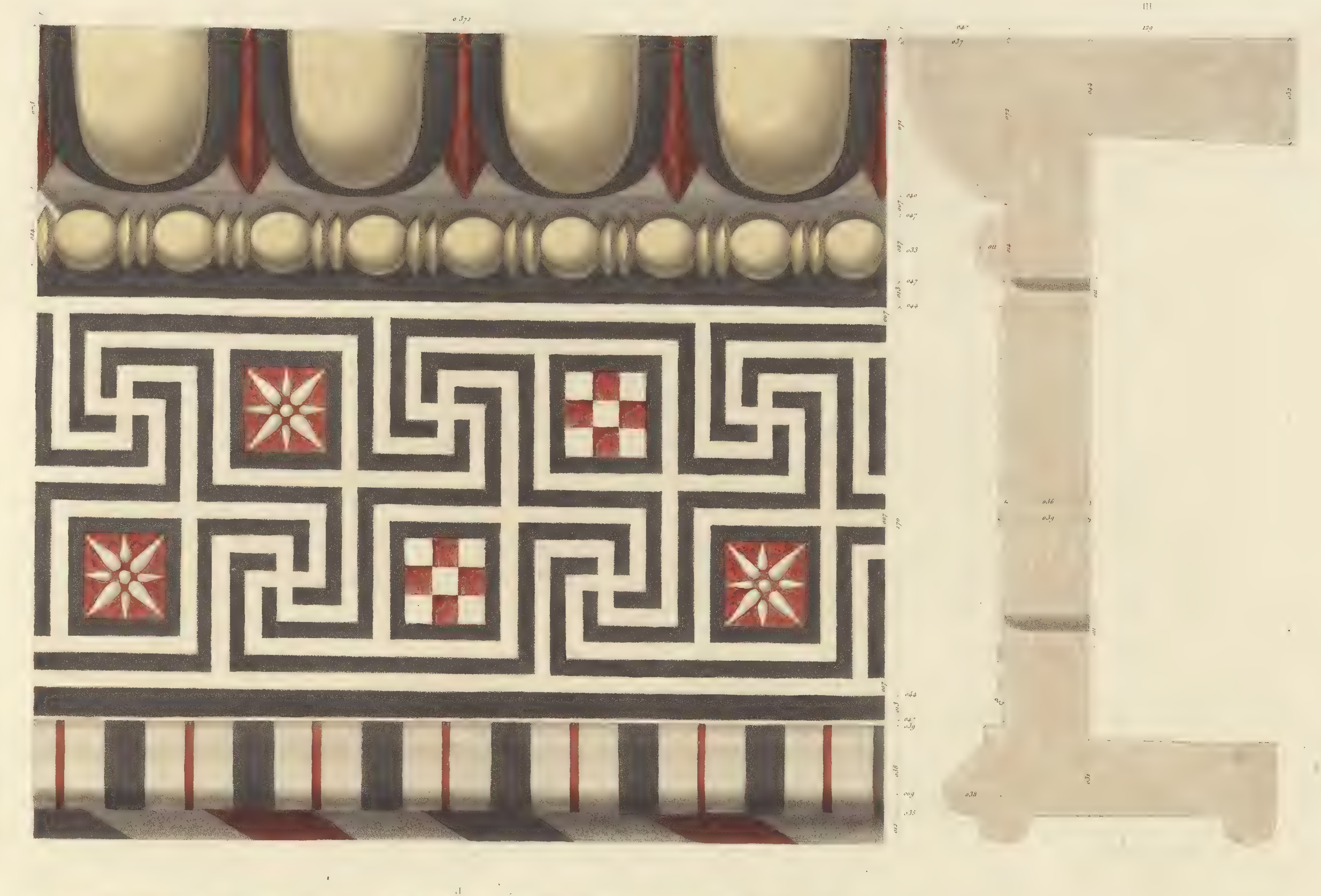

0,766
2,020



DÉTAILS DES CHAPITEAUX ET CANNELURES DU TEMPLE











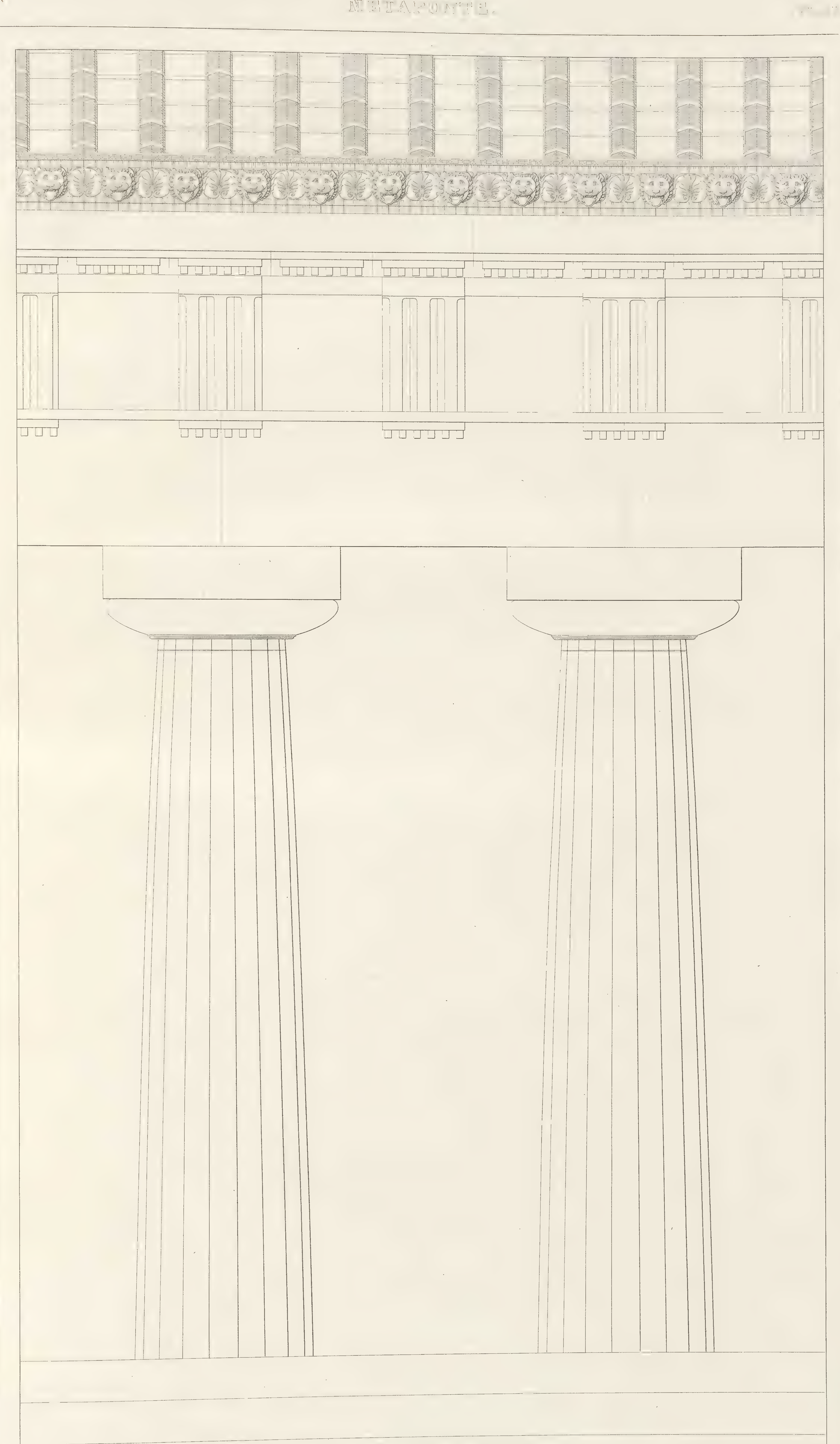


A MOITIÉ DE L'EXÉCUTION

Dessiné par F. Debacq — Gravé par Jazet

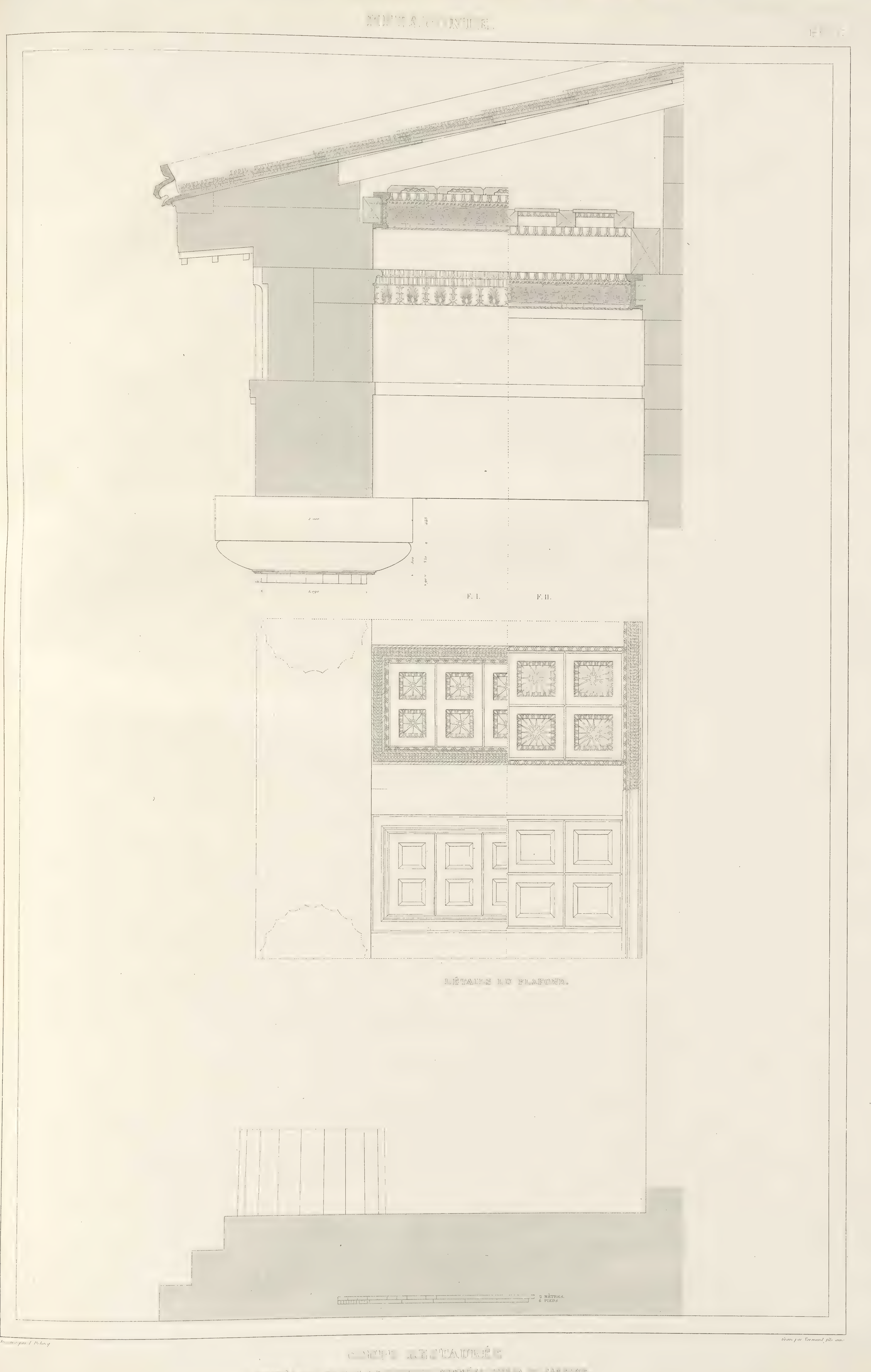
FRAGMENTS DE TERRE CUITE

[illegible] DI SANSONE.



Mesuré et dessiné par F. Debacq

ORDRE RESTAURÉ



Dessiné par F. Debacq. Gravé par Normand fils aîné.

COUPE RESTAURÉE

